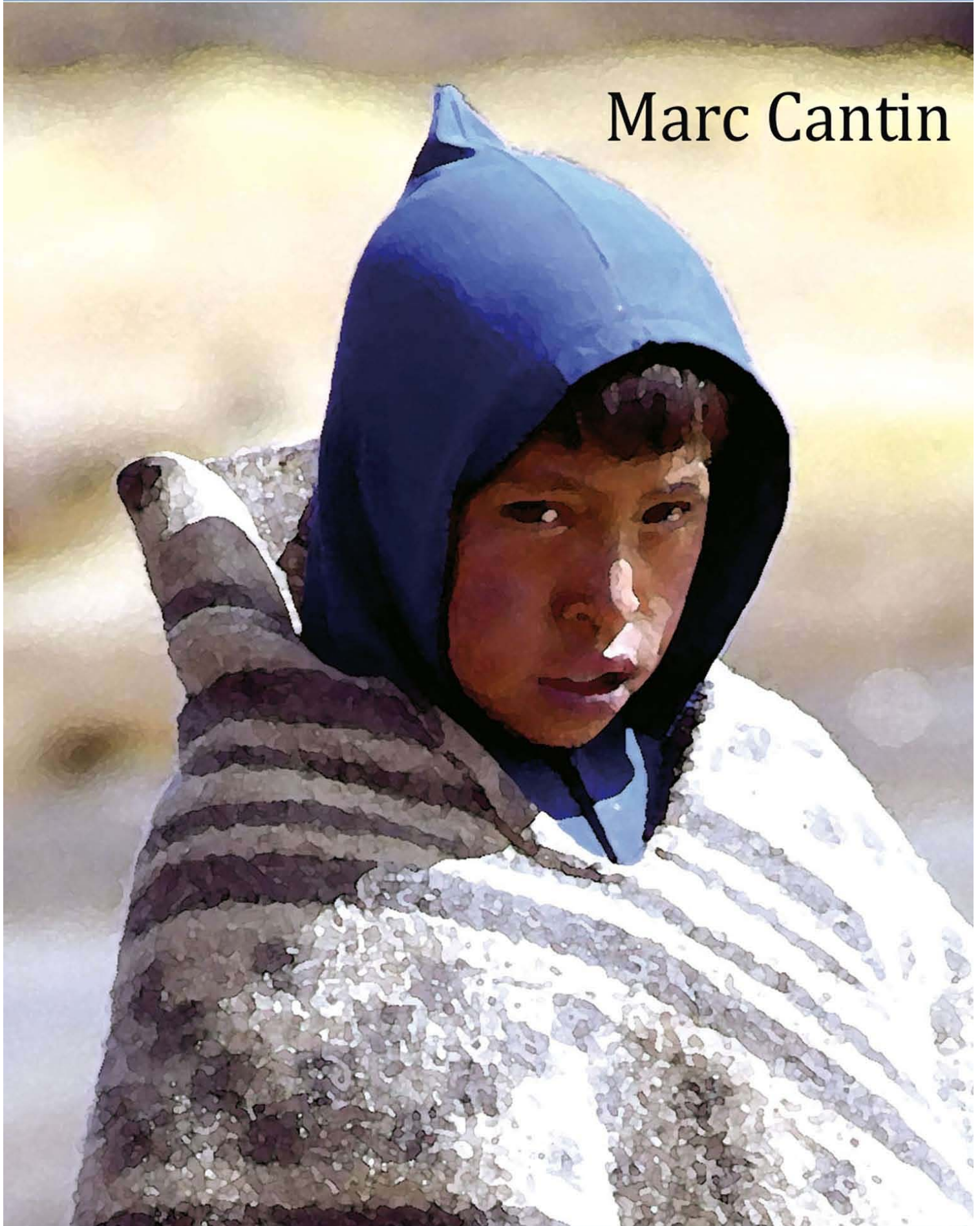


L'ENFANT DES RUES

Marc Cantin



chouetteeditions.com

Dominique CADLOU <domi.cad2@gmail.com>

L'ENFANT DES RUES

Collection "8 – 12 ans"



chouetteditions.com

Auteur : Marc Cantin

Copyright © chouetteditions.com - 2010

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays.

ISBN 978-2-923834-06-1

Publication sur le site www.chouetteditions.com

Du même auteur :

“Moi, Félix, sans-papier”

3 tomes - Milan

“Les meilleurs ennemis”

8 titres - Castor Cadet - Flammarion

“Nitou l’Indien ”

7 titres - Castor Benjamin - Flammarion

“Copains de collège”

6 tomes - Rageot Poche

“Pourquoi c’est interdit ?”

Oxygène - La Martinière Jeunesse

“Vers des jours meilleurs”

Roman - Thierry Magnier

“Léo et Lola”

2 titres - BD - Le Lombard

***I**l y a des histoires que l'on garde pour soi, et d'autres que l'on aime partager. L'histoire que m'a racontée Yurgen appartient à cette seconde catégorie. L'histoire de sa vie, celle de son enfance en Bolivie, au cœur de la cordillère des Andes, entre ciel et terre. Hélas, au royaume des nuages, la vie n'est pas toujours aussi majestueuse que le décor. C'est surtout le cas autour de ces villes qui brillent de mille feux et attirent les hommes et les femmes en quête d'étoiles. Ils abandonnent leur village et ne trouvent dans ces cités urbaines que la misère dans laquelle ils voient chaque jour grandir leurs enfants.*

Enfant des rues, enfant perdu, enfant au cœur gros, c'est ce témoignage qu'a accepté de nous confier Yurgen.

M.C.

Chapitre 1

Sur le dos du père

*Y*urgen est né en Bolivie, à Oruro, une petite ville nichée à plus de 3 700 mètres d'altitude, dans la cordillère des Andes. Les montagnes qui l'entourent regorgent de cuivre, d'argent et d'étain, ce qui explique la présence de nombreuses mines où travaillent des ouvriers indiens chargés d'extraire le minerai. C'est dans l'une d'elles, la mine d'Estalsa, qu'était employé le père de Yurgen. Et c'est là que débute l'histoire de son fils :

« Mon père s'appelait Jorge Luis. Il était électricien et ne travaillait pas directement dans la

mine. Il s'occupait des machines qui servent à l'extraction et au tri de la terre.

Jeune, il est parti de Bolivie pour étudier et travailler en Allemagne (il m'a donné le prénom de son meilleur ami allemand). L'entreprise minière employait déjà mon grand-père, et c'est elle qui a envoyé mon père en Europe parce qu'il était bon élève. Il y est resté six ans. Quand il est revenu, il était au-dessus de tous les autres électriciens. Il était reconnu dans son métier.

Il s'est marié peu après son retour en Bolivie. Tout son parcours, je ne le connais pas vraiment, même son âge. Il est né en février, mais le jour... l'année... je n'en suis pas certain.

En vérité, je ne connaissais pas sa vie. Il ne parlait pas beaucoup. Je sais qu'en revenant d'Allemagne il ne se sentait plus très bien en Bolivie. Il avait tendance à boire. Pourtant, il avait des connaissances très recherchées à l'époque, il était estimé, bien payé, mais je pense que son problème c'était l'alcool.

Ma mère s'appelait Flora. Elle était beaucoup

plus jeune que mon père. Nous vivions à côté de la mine, à Estalsa, et mon premier voyage, je l'ai fait dans le ventre de ma mère, jusqu'à l'hôpital d'Oruro, pour l'accouchement. Ce voyage a aussi été le dernier avec elle. Elle est morte une semaine après m'avoir mis au monde par césarienne. Les médecins ont oublié une compresse dans son ventre et elle est décédée d'une infection. Aujourd'hui encore, c'est très difficile à accepter pour moi, mais je pense qu'à l'époque ça a été encore plus terrible pour mon père. Il avait tout pour être heureux, jusqu'au décès de ma mère. Il l'aimait et il a tout perdu ce jour-là.

C'est un choc qu'il n'a pas pu surmonter et il s'est davantage rapproché de l'alcool.

Il était trop fier pour accepter l'aide des gens qui l'entouraient. Aussi, après la mort de ma mère, il m'a gardé près de lui. Pourtant, ce n'était pas évident car il travaillait beaucoup. Mais il ne m'a pas abandonné. On m'a raconté qu'il me transportait sur son dos, comme font les femmes en Bolivie. Il me laissait dormir dans un coin de son

atelier pendant qu'il travaillait.

C'est une image qui compte pour moi, car elle reflète bien la relation que j'avais avec mon père. Toujours proches l'un de l'autre, on formait une seule personne, puisque ma mère n'était plus là pour nous séparer.

Il m'emmenait partout. J'avais toujours ma place. C'était magnifique.

Puis j'ai grandi, et plus tard il m'a laissé à la maison. Je pleurais, je criais pour l'empêcher de partir. En vain. Je me retrouvais seul devant la télé alors que j'aurais préféré mille fois l'accompagner.

J'allais peut-être sur mes quatre ans quand mon père a engagé une jeune femme pour s'occuper de moi et de la maison. Il avait sans doute trop de travail.

Alors, il a employé cette femme avec laquelle il s'est lié.

Et on est partis habiter à Oruro.

Ces changements ne m'ont pas vraiment plu. »

Chapitre 2

Une tête dure

*A*près s'être installé à Oruro, Jorge Luis s'est remarié. Yurgen avait quatre ans environ quand il a hérité d'une belle-mère. Il a eu beaucoup de mal à s'entendre avec elle, peut-être parce qu'il considérait qu'elle le séparait de son père. Aussi, dès que ce dernier devait partir travailler, il pleurait, s'agrippait à ses jambes pour le retenir ou pour qu'il l'emmène dans son atelier, comme avant.

Hélas, son père ne cédait pas facilement !

« Sitôt mon père parti, j'allais jouer dehors pour ne pas rester avec ma belle-mère. C'était difficile

de considérer cette femme comme ma mère. D'abord, elle était beaucoup plus jeune que mon père. Et puis, ils étaient très différents. Elle venait de la campagne, elle savait à peine lire, à peine écrire. J'ignore pourquoi mon père l'a épousée... pour moi, peut-être.

En tout cas, elle est très vite tombée enceinte, et ça a été le début de mes vrais ennuis !

À la naissance de mon frère, Yansen, on m'a confié quelque temps à la famille de ma mère, qui vivait dans la même ville. Ma grand-mère, mes oncles et mes tantes auraient même été heureux de me garder, car ils considéraient que ma place était parmi eux. Mais mon père n'a jamais voulu m'abandonner, il m'envoyait seulement de temps en temps chez eux, sans doute parce que je ne m'entendais pas avec ma belle-mère. La famille de ma mère non plus n'appréciait pas ma belle-mère. Ils étaient opposés à son mariage avec mon père. Ils pensaient qu'elle n'était pas assez bien pour lui — contrairement à ma mère qui était professeur d'arts plastiques — et ça faisait des histoires pas

possibles.

Ma belle-mère était sans cesse rabaissée. Elle a dû en souffrir. Du coup, ça ne se passait pas très bien avec moi.

Elle ne m'aimait pas. Je le sentais. Quand mon père était là, j'étais l'enfant roi. Mais, une fois qu'il était parti, là, on réglait les comptes ! C'était comme ça. Elle me frappait. Elle me faisait laver mon linge et, si c'était mal lavé, je devais recommencer. Après je devais éplucher les légumes. Bien sûr, je pouvais jouer, elle n'était pas toujours derrière moi, mais ça commençait à être dur. Surtout, je n'étais pas aimé. Et elle me tapait.

Une fois, je devais essuyer la vaisselle et une petite assiette m'a glissé des mains. Ma belle-mère est arrivée, hors d'elle, et elle a pris les morceaux d'assiette pour me taper avec sur la tête. C'était d'une violence terrible. J'avais du sang qui coulait de mon crâne. Et elle continuait à frapper...

C'est peut-être depuis ce jour que j'ai la tête solide !

Mon père ne rentrait de la mine que le week-end,

aussi je restais la semaine avec elle. Je devais me tenir à carreau. Et elle faisait une grande différence avec Yansen. C'était difficile à supporter parce que, moi aussi, j'avais besoin d'une mère. J'essayais de temps en temps de me rapprocher d'elle. Je venais dans ses bras. Je l'appelais « Mamita », au lieu de « Mama », pour me montrer plus affectueux. « Mamita, Mamita... » pour recevoir un peu de la tendresse. Des fois, elle se confiait à moi. Mais pas souvent.

Quand mon père revenait, c'était lui le chef. C'était lui qui gagnait l'argent, c'était lui qui décidait. Elle n'avait aucun pouvoir quand il était là. Mais parfois il rentrait ivre, il commençait à la taper, et dans ces moments-là je défendais ma belle-mère. Je voyais qu'elle souffrait, je voyais mon père violent. Après, j'allais vers elle, je la soutenais, je lui frottais le dos, je lui disais : « Ne t'inquiète pas, ça va passer »... et je priais pour qu'elle ne se venge pas sur moi ensuite !

En fait, je crois que je recherchais de l'amour, comme un petit chiot qui perd sa mère et qui s'ap-

proche timidement d'une autre dans l'espoir d'être accepté. J'étais pareil, je cherchais l'amour de quelqu'un.

Je me souviens d'ailleurs d'une scène à l'école. Je travaillais beaucoup la lecture avec mon père et j'avais appris assez rapidement. Un matin, la maîtresse m'a demandé de lire un texte devant la classe. Elle m'a donné un livre, et je l'ai lu parfaitement. Alors, cette maîtresse m'a pris dans ses bras et m'a posé sur ses genoux, comme si j'étais son enfant, pour me féliciter.

Cette image, je ne peux pas l'oublier.

Je devais avoir six ans et je pense que c'était la première fois que quelqu'un me prenait dans ses bras, avec tendresse. »

Chapitre 3

Mon premier vol

*L*a notion du temps est assez particulière en Bolivie. Si vous êtes attendu chez quelqu'un à midi, vous pouvez très bien arriver le soir, voire le lendemain, sans que personne s'en offusque ou vous pose des questions. D'ailleurs, la plupart du temps, on ne vous fixera pas d'horaire. Si vous demandez à quelle heure arrive le bus, on vous répondra « ahorita » (dans un instant) ou « Ya viene » (il arrive), mais dans les deux cas vous pourrez aussi bien attendre dix minutes qu'une heure ou deux !

Il existe toutefois une exception en matière

d'horaire : l'école. Pas question d'y couper. Pour une fois, l'heure, c'est l'heure !

« Je me souviens de mes premières années à l'école. Les classes étaient réparties autour d'un terrain de foot. On ouvrait la porte et on était sur ce terrain tout en ciment, très lisse, qui glissait énormément. À la récréation, on jouait au foot, mais ce qui m'intéressait, c'était de glisser. Je glissais tout le temps au lieu de me concentrer sur le match. Dès que je voyais un adversaire arriver avec le ballon, je taclais pour avoir le plaisir de glisser. J'avais peut-être très envie d'une paire de rollers, même si je n'en avais jamais vu !

Comme partout en Bolivie, il y avait aussi des femmes qui installaient une petite table dans la cour et qui vendaient des bonbons. À la récréation, les enfants qui avaient de l'argent entouraient la petite table pour acheter quelque chose. Hélas, mon père ne me donnait pas d'argent. Mais j'y allais quand même. Une fois, j'ai pris un bonbon, et j'ai demandé : « Combien ça coûte, s'il vous plaît ».

J'étais un peu timide et je ne parlais pas fort. La dame ne m'a pas entendu. J'ai demandé plusieurs fois : « Combien ça coûte ? Combien ça coûte ? »... Pas de réponse. Pour finir, je l'ai pris sans payer.

Ensuite, c'est devenu ma méthode. Si la dame ne répondait pas, c'est qu'elle ne faisait pas attention à moi, et je partais sans payer. Si la dame me répondait, je reposais le bonbon.

J'avais peur de me faire attraper. Mais je le faisais. Je voyais les autres acheter, et moi je n'avais pas d'argent, alors je le faisais.

L'école me rapprochait aussi de mon père. Les mathématiques, c'était très important dans sa profession et il voulait que je sois aussi bon que lui en calcul. Je me rappelle, quand je commençais à apprendre les additions, il s'installait à côté de moi, le soir, et il me forçait à travailler. Il me donnait des dizaines et des dizaines d'exercices. Ça me plaisait de lui montrer que j'étais capable de les réussir. Ça devenait presque un jeu entre nous. Je m'appliquais. Du coup, j'étais le meilleur élève de la classe

en calcul.

J'avais 8 ou 9 ans quand mon père est parti travailler plus loin, dans une autre mine, pour de longues périodes. Je restais alors plus longtemps seul avec ma belle-mère. Le problème, c'est qu'elle en a profité pour tromper mon père. Elle avait quelqu'un. Je l'ai su car elle s'absentait beaucoup de la maison. Parfois aussi, un homme venait chez nous et, dès qu'il arrivait, je devais jouer dehors, au ballon.

Mais j'ignore comment mon père, lui, l'a appris.

Là, les histoires ont commencé. Un jour, ma belle-mère est partie de la maison et elle a emmené Yansen. Je me suis retrouvé avec mon père. Pas très longtemps car il s'est mis à boire énormément et il n'était plus capable de me garder. Il ne pouvait même plus se rendre au travail. Alors, je suis allé dans la famille de ma mère, chez mon oncle.

J'ai changé de quartier et d'école. Ça a été le début d'une longue série de déménagements.

Pendant ce temps, mon père écumait les bars. Il cherchait ma belle-mère partout et il a fini par la

retrouver. Il a voulu reprendre mon frère mais la mère de Yansen s'est présentée devant une administration judiciaire qui s'occupe des parents séparés. Un juge a décidé que la garde lui reviendrait car mon père avait perdu son emploi et il avait des problèmes d'alcoolisme. Toutefois, à condition qu'il retrouve un travail et qu'il cesse de boire, il était prévu qu'il pourrait reprendre mon frère.

Mon père avait une grande force de caractère. Aussitôt, il a arrêté de boire et il est reparti travailler à Estalsa. Et, après quelques mois, il est revenu à Oruro, il a demandé à récupérer Yansen, et le juge a accepté ! Puis il est revenu me chercher chez mon oncle.

C'était important pour lui de nous garder, d'avoir ses enfants auprès de lui.

Nous sommes donc repartis tous les trois à Estalsa. Mon père y avait un bon travail, même si les prix du minerai commençaient à baisser et que certaines mines fermaient. J'étais heureux de retrouver mon frère. On jouait ensemble. On se

confiait l'un à l'autre et on était complices. J'avais dix ans, donc j'étais l'aîné, le responsable et je devais ranger la maison, m'occuper de préparer à manger, aller chercher du pain. Parfois mon père me grondait parce que je préférais m'amuser dehors avec Yansen. Mais ça allait. Et puis, on avait des copains. Avec eux, on jouait aux militaires. Autour d'Estalsa, c'était la campagne, un petit village avec la montagne autour. On explorait les environs.

Bien sûr, on commençait aussi à faire des bêtises. On n'était jamais à la maison quand il fallait. Une fois, on a laissé une casserole sur le feu. Tout a failli brûler ! Mais c'était plus fort que nous, on était toujours dehors. On allait dans les mines. On y entrait sur la pointe des pieds, avant d'en ressortir en hurlant et en courant comme des fous parce que ça nous faisait peur. C'était un endroit magique pour nous.

Près des mines, il y avait aussi de l'eau très sale. Elle était traitée dans des bacs immenses, et on les utilisait comme piscines ! On plongeait dedans tête la première ! Parfois, quelqu'un passait par là et

disait à mon père : « On a vu tes enfants là-bas. »
Il arrivait au pas de course pour nous ramener à la maison. On se lavait, et il retournait au travail. Et nous on repartait jouer aussitôt !

C'est des bons souvenirs car mon père était avec nous. Jamais très loin. Et, dans ce petit village, il n'y avait pas trop de bars. Mon père buvait, bien sûr, mais de la bière. Il y avait moins de tentations. Seulement, au fur et à mesure que la production de la mine a diminué, le village s'est vidé. Et, un jour, c'est mon père qui a perdu son travail.

C'était terminé. « On va devoir partir à La Paz » a-t-il dit.

C'est comme ça qu'on a quitté Estalsa et Oruro.
J'avais 11 ans. »

Chapitre 4

Arrivée à La Paz

La capitale de la Bolivie, La Paz, et sa périphérie, rassemble presque deux millions d'habitants, en majorité d'origine indienne. Avant d'entrer dans la ville, il faut traverser El Alto, un immense bidonville où vient s'entasser un flux incessant d'immigrants des campagnes. Dans cette « banlieue » perchée à 4 000 mètres d'altitude, les maisons, souvent vétustes, s'alignent le long de rues en terre cahoteuses et jonchées de détritrus. La pauvreté est partout présente, à peine dissimulée sous les étals colorés de quelques marchés.

Mais ce n'est pas à El Alto que Yurgen, Yansen et leur père vont s'installer. Bien au contraire...

« Pendant plus de trois heures, le bus a roulé sur l'Altiplano, au milieu de la poussière, à quatre mille mètres d'altitude. Puis on traverse un quartier pauvre, mais j'ai à peine le temps de le voir : les nids-de-poule secouent le bus dans tous les sens ! Et soudain nous plongeons dans une immense cuvette. C'est La Paz ! Plus nous descendons, plus les immeubles s'élèvent autour de nous. Certains dépassent les églises ! Je n'ai pas assez de mes deux yeux pour tout voir !

Arrivés à la gare routière, on se dépêche de descendre du bus. Il y a du monde partout, une vraie foule dont mon père parvient à nous extraire. Nous quittons la gare et je me souviens ensuite de ces rues interminables dans lesquelles nous marchons. On marche longtemps. Les vitrines des commerces se succèdent. Les trottoirs sont trop étroits pour les passants et les vendeurs des rues qui s'installent où ils peuvent. Les taxis et les

voitures nous frôlent, les minibus aussi, avec leurs crieurs accrochés aux portières, qui annoncent les destinations.

« San Pedro ! San Pedro ! » « Plaza de la Católica ! Plaza de la Católica ! »

Je me rapproche de mon père. J'ai l'impression de ne pas exister pour cette foule.

On marche, on marche. Yansen, mon petit frère, a sept ans. C'est dur mais on a l'habitude. On ne se plaint pas. Déjà, on n'a pas de bagages. Mon père a fait un premier voyage pour trouver la maison et apporter nos affaires. Surtout notre télé. J'espère qu'elle n'est pas cassée.

On marche, on marche. Les rues sont interminables. Pas facile de s'orienter dans ce labyrinthe. À chaque intersection, mon père se gratte la tête.

On trouve enfin la maison. Elle est située aux abords d'un quartier chic, dans le sud de la ville, l'endroit le plus bas. Mon père nous explique que, à La Paz, les riches vivent en bas. En haut, tout en haut, sur l'Altiplano, au bord de la cuvette, vivent

les pauvres. Ils vivent là, dans leur misère. Leur monde s'appelle El Alto. C'est La Paz, mais ce n'est pas vraiment La Paz. C'est une autre ville, celle des pauvres, des vraiment très pauvres.

Heureusement, notre maison est en bas. Presque chez les plus riches, pas très loin de l'ambassade de France. Ici, on construit de belles maisons à deux étages ! Elles sortent de terre un peu partout, comme par magie.

Bien sûr, la nôtre est beaucoup plus modeste. En fait, ce n'est qu'une pièce, juste une chambre au centre d'un terrain muré. Mon père connaît le propriétaire et elle sera bientôt vendue pour devenir une belle maison. En attendant, c'est chez nous, contre un loyer bon marché et la mission de surveiller le terrain... À peine arrivés à La Paz, on a déjà une mission ! Je me souviens en avoir ressenti une certaine fierté. Et même si notre maison d'Oruro était plus grande, je m'en fiche. Ce qui m'importe, c'est qu'on soit ensemble, mon père, mon frère et moi. »

Chapitre 5

Fou de jeux vidéo

S' installer du jour au lendemain dans une grande ville, ce n'est pas facile. Au départ, Yurgen a peur de sortir de chez lui. Il n'a plus de copains. À Oruro, la ville était petite, tout le monde, ou presque, se connaissait. À La Paz, ce n'est plus la même chose. Aussi, pour son premier jour à l'école, Jorge accompagne son fils. Mais ensuite Yurgen devra se débrouiller. Son père, lui, prendra le bus de bonne heure pour aller travailler à El Alto, « chez les pauvres ».

Heureusement, en classe, Yurgen se fait rapidement des copains. Mais ces derniers n'habitent pas

forcément à côté de chez lui car, à La Paz, les écoles regroupent des grands quartiers. Alors, pour les retrouver, il commence à sortir seul en ville.

« Je vais à l'école tous les matins. L'école, en Bolivie, ça se passe soit le matin, soit l'après-midi. Il y a tellement d'enfants qu'on ne peut pas tous s'y rendre en même temps. Sinon, les classes compteraient souvent plus de cent élèves ! L'après-midi, je rejoins donc les copains. Je reste dans la rue avec eux et je comprends très rapidement comment ça fonctionne, comment traverser par exemple. Je n'ai jamais vu un feu, alors j'observe un peu comment font les autres et, après, je sais comment m'y prendre. J'apprends vite.

Avec les copains, on joue au foot et aux militaires. Il y a encore beaucoup de terrains vagues dans le quartier. Et puis, je prends de l'assurance, alors j'explore aussi la ville, seul, toujours plus bas. Plus je descends, plus c'est beau ! Tout est magnifique ! Je découvre un grand centre commercial où il y a des jeux vidéo, des restaurants pour les

gens riches, des magasins où on vend des animaux. Il y a même un salon de coiffure pour les chiens ! Le quartier s'appelle Obrajes et on y trouve des tas de commerces, des clubs de remise en forme, des choses que je n'ai même jamais imaginées. Je regarde les animaux, et les objets réservés aux gens riches, les montres, les bijoux, les vêtements... et surtout les vitrines garnies de maillots de foot !

Mais ce qui retient encore plus mon attention, ce sont les jeux vidéo. Ça me fascine. Il y a une salle pleine de jeux et au début je reste là, à observer les autres, ceux qui jouent. Pour moi, tout ça est nouveau. Pendant des heures et des heures, je les regarde, les yeux écarquillés pour ne rien rater. Le temps n'existe plus. Ce qui me vaut quelques ennuis. Parfois, quand je rentre, mon père est déjà là. Je me fais gronder parce que je traîne dans la rue et que je laisse mon frère seul à la maison. Seulement, la plupart du temps, mon père est absent. Il travaille ou il rejoint ses copains, dans les bars... Il rentre souvent très tard.

Il y a plus de tentations à La Paz.

Chapitre 6

Un autre monde

*L*es enfants sont nombreux dans les rues de La Paz. Hélas, ils ne sont pas là pour flâner ou s'amuser. Ils sont là pour travailler. Un certain nombre d'entre eux sont cireurs de chaussures, un passe-montagne sur le visage, assis contre les murs tels des soldats camouflés. Mais cette cagoule, destinée à préserver leur anonymat, ne cache pas pour autant leur âge. Ils ont une dizaine d'années, sept ans pour les plus jeunes, et ils tapent sur leur repose-pied, comme les grands, pour appeler les clients. Ces enfants des rues, débrouillards et arrogants, sauvages et méfiants, passent des heures à

*lustrer le cuir des chaussures pour quelques bolivi-
vianos qu'ils rapporteront à leur famille, dans le
meilleur des cas. Tous les après-midi, Yurgen
arpente également les rues de La Paz, mais il
revient sans cesse vers la salle de jeux vidéo. Et,
bientôt, il ne peut plus se contenter de regarder les
autres jouer. Il veut entrer dans cet univers virtuel
et tenir les manettes.*

Seulement, il n'a pas d'argent...

« Je suis bien décidé à gagner quelques bolivi-
vianos, alors j'en discute avec les copains. C'est
comme ça que je commence à travailler. Dans le
quartier, il y a une pizzeria pour les riches, et en
face se trouve un parking. Quand les clients
arrivent, je leur demande si je peux garder leur
voiture et donner un petit coup de chiffon sur le
pare-brise. Souvent, je travaille le soir, car la nuit, à
La Paz, les gens préfèrent que quelqu'un surveille
leur voiture. La plupart du temps, ils acceptent,
parce qu'ils sont riches, et je reste là pendant qu'ils
vont manger.

Quand ils ressortent, ils me donnent un peu d'argent. Des fois rien ou une part de pizza. La première fois, je me suis demandé ce que c'était cet élastique posé sur la pizza. Alors, j'ai enlevé tout le fromage avant de croquer dedans !

La pizza, ce n'est pas mauvais, mais je préfère une pièce pour aller jouer. Dès que j'ai de l'argent, je me précipite à la salle de jeux. Je suis attiré par toutes ces lumières, ces sons : c'est fantastique ! Cet univers me séduit car il me permet de m'évader, d'entrer dans un autre monde. Quand je joue, j'ai mon destin en main et je veux aller le plus loin possible, que la partie dure le plus longtemps possible.

Seulement, il y a toujours un moment où elle se termine et il faut à nouveau se contenter de la réalité. Le temps de regagner quelques pièces...

Hélas, je perds bientôt ma première et unique source de revenus. Une bande travaille sur le parking de la pizzeria. C'est leur « territoire » et ils y reviennent un soir où j'y suis. Aussitôt, ils me chassent et me menacent. Je n'ai pas intérêt à les

recroiser.

J'apprends que dans la rue il existe des règles, et qu'il est préférable de les connaître !

Il ne me reste plus qu'à chercher un autre travail. Je commence par en parler à un copain plutôt débrouillard. Dès le lendemain, il me conduit dans un marché, toujours dans un quartier aisé. Je deviens porteur de sacs pour les dames qui font leurs courses. Je dois les suivre partout, pendant qu'elles font leurs achats, qu'elles discutent, qu'elles regardent par-ci par-là, jusqu'à ce qu'elles regagnent leur taxi ou leur voiture. Ça me permet à nouveau de gagner un peu d'argent et de pouvoir retourner aux jeux vidéo. Parfois, j'utilise aussi l'argent pour manger quand mon père ne rentre pas, mais il est encore à peu près là pour nous nourrir. En plus, il a rencontré une femme, Alina. Elle est originaire de Santa Cruz, elle a la peau presque blanche et les cheveux teints en blond. De temps en temps, elle vient à la maison et nous prépare des repas.

Il ne lui faut que quelques semaines pour

s'installer avec nous. Moi, j'y vois une aubaine : grâce à Alina, je n'ai plus à me soucier de mon petit frère. Je vais pouvoir sortir autant que ça me plaît ! »

Chapitre 7

Une nuit dehors

*P*our survivre dans les rues de La Paz, il est préférable de ne pas être seul. Mais, à cette époque, Yurgen ne fait pas encore partie d'une bande. Il a juste quelques copains.

Son père ne sait pas qu'il a un petit boulot pour gagner de l'argent et jouer. Mais il commence à avoir peur car il se rend compte que son fils sort beaucoup. Seulement, Jorge travaille toute la journée à El Alto et il s'absente parfois longtemps.

Quant à Alina, sa compagne, elle n'a aucune autorité sur Yurgen.

« Je suis attiré par la rue. Je n'ai plus peur. Souvent, je reste à regarder les gens manger des glaces, j'observe comment ils sont habillés. Quand je les vois descendre d'une belle voiture, j'éprouve de l'admiration. Je rêve d'en posséder une un jour. Et puis, un matin, un week-end, Alina me demande d'aller acheter des légumes au marché. Elle me donne un peu d'argent, une liste et je pars.

Comme le marché est à côté de la salle de jeux, je m'arrête pour regarder les joueurs. Bien sûr, je les envie. Et je me dis : « J'ai un peu d'argent. Peut-être que je peux acheter moins de légumes et m'offrir une partie ! » Alors, je prends une pièce, juste une, et je joue. À la fin, je perds, évidemment. Et je sors une autre pièce. Et une autre petite. Après quelques parties, j'oublie complètement les courses !

Quelques heures plus tard, j'ai dépensé tout l'argent. Conscient de ma bêtise, je reste toute la journée dans la salle, n'osant plus rentrer. Le soir, je traîne dans la rue.

Je ne reviens chez moi que très tard. Tout est

fermé. Il n'y a plus de lumière. Je ne veux déranger personne, et surtout j'ai peur de mon père. Alors, pour la première fois, je dors dehors. Il y a une brouette posée contre le mur ; je m'installe dedans avec un chat pour me réchauffer. La nuit, à La Paz, à cause de l'altitude, il fait sacrément froid !

À quatre heures du matin, mon père est sorti. Il devait s'inquiéter. Il me trouve dans la brouette, et il me rentre. Le lendemain, j'ai droit à une grosse réprimande et à des coups de ceinture.

C'est dur, mais je l'ai mérité. »

Chapitre 8

Vengeance

*Y*urgen n'apprécie pas beaucoup Alina. Comme son père, elle aime beaucoup l'alcool. Assez souvent, ils rentrent tous les deux complètement ivres. Aussi, Yurgen n'a pas vraiment de respect pour cette femme qu'il juge complice de l'alcoolisme de son père. Il ressent également de la jalousie car Alina et son père partent parfois ensemble tout le week-end. Ils sortent dans les bars et les restaurants, et Jorge dépense tout son argent pour elle.

« Quand ils reviennent, mon père me donne

quelques bolivianos pour manger, pour Yansen et moi. Mais pas grand-chose.

Cette situation me révolte. J'ai 11 ans et je commence à comprendre, à juger. Alors un jour, par vengeance, je vole de l'argent dans le porte-monnaie d'Alina. Et je quitte la maison pour aller tout dépenser à la salle de jeux.

Quand je rentre, elle sait que j'ai pris son argent. Mais elle ne se met pas en colère. Elle reste calme et me fait juste une remarque à propos de son porte-monnaie qui est vide. Sans m'accuser. Je crois m'en tirer à bon compte, mais en fait elle attend mon père pour régler ça... Elle n'a pas le courage de le faire elle-même, tout simplement parce qu'elle ne se considère pas comme ma mère.

Le soir, quand mon père rentre, elle lui raconte tout, et lui se met vraiment très en colère. Il se fâche après moi et me bat.

Cette nuit-là, j'ai pleuré.

Pas à cause des coups, pas à cause de la douleur, mais parce que j'aurais tout donné pour avoir une mère auprès de moi ».

Chapitre 9

Direction El Alto

*L*e père de Yurgen travaille à El Alto en tant qu'électricien. Il a souvent des problèmes avec ses employeurs à cause de l'alcool. Parfois, il ne se rend pas à son travail et passe toute la journée au bar avec ses copains. Au début, les patrons supportent ses absences parce qu'il est un excellent électricien, mais, à force, ils se lassent et le renvoient.

Il doit donc se contenter de petits boulots irréguliers, de plus en plus mal payés.

« Nous manquons d'argent et mon père a décidé

que nous allions habiter à El Alto. Ainsi, il n'aura plus à payer les transports et le loyer sera moins élevé. Six mois après notre arrivée, nous déménageons à nouveau. Seul point positif : mon père se sépare d'Alina. Il faut dire que leur dernière dispute a été particulièrement violente : Alina nous a traités, Yansen et moi, de petits voleurs, de bons à rien. Ça n'a pas plu à mon père, qui l'a frappée. En retour, Alina lui a planté le talon aiguille d'une de ses chaussures dans le front.

Le jour de notre départ, mon père arbore une superbe bosse entre les deux yeux !

Nous arrivons donc tous les trois à El Alto. Le changement est difficile. El Alto, ce n'est pas La Paz. El Alto, c'est plus sale ; les gens arrivent pour la plupart de la campagne ou des mines de la région. Ils viennent ici dans l'espoir de trouver du travail. Parfois, ils ne parlent que le quechua ou l'aymara. Ils ne parlent pas très bien espagnol. Et ils sont pauvres, bien sûr.

Il est loin mon quartier où je vois des gens riches à qui je rêve de ressembler ; là, je suis au milieu de

la misère, en face de gens qui me ressemblent.

Mon père a loué une petite maison, avec deux pièces cette fois. Il y a de l'eau au bout de la rue mais pas d'électricité. On a quand même amené la télé.

À El Alto, il faut faire attention à ses affaires, bien fermer les portes. Au départ, ça m'effraye un peu. Mais finalement c'est pareil qu'ailleurs, même plus agréable, parce qu'il y a davantage d'enfants dans la rue, davantage de copains. Et, dans notre quartier, je rencontre très vite les voisins. Je sors beaucoup, je parcours les rues environnantes, je me fais des copains, surtout en jouant au foot.

Évidemment, je change d'école. À La Paz, j'étais dans une école publique, mais, à El Alto, mon père m'inscrit dans un collège privé, « El Colegio Particular Bolivia ». Rien que ça ! Il faut payer un peu — pour les gens d'El Alto, ça représente beaucoup d'argent — mais mon père préfère cette solution. Il pense que c'est mieux pour moi.

La vie s'organise plutôt bien. Sauf que mon père a toujours du mal à trouver du travail et qu'il

continue à boire beaucoup. On a emménagé depuis quelques semaines, quand, un soir, il nous annonce qu'il va retourner dans une mine, à côté de Coroico, dans les Yungas, là où les Andes plongent dans la forêt amazonienne. Je m'apprête déjà à faire les valises... mais mon père m'arrête d'un geste de la main : « Yansen et toi, vous allez devoir rester seuls à El Alto ».

Inutile de le supplier. Je sais que ça ne servira à rien. »

Chapitre 10

Rien à manger !

*Y*ansen et son frère se retrouvent seuls à El Alto. Leur père est parti. Bien sûr, ils savent qu'il va revenir. Quand ? C'est une autre question. En attendant, une femme, Doña Julieta, est chargée de s'occuper d'eux. Cette dernière possède de sérieuses références : elle tient un bar à El Alto où Jorge a ses habitudes !

Yurgen et Yansen ne la rencontrent qu'une seule fois avant le départ de leur père.

« Au début, Yansen et moi, nous restons dans la maison, seuls, à nous occuper, à jouer avec des

petites voitures. Les journées sont longues, surtout pour mon petit frère car il refuse d'aller à l'école. Et moi, je ne sais pas comment faire pour qu'il obéisse. Je dis : « Qu'est-ce que tu veux ? Rester ici ?... D'accord. Moi, je pars. »

Et je me rends à l'école.

Les jours passent. Nous ne recevons pas la visite de Doña Julieta comme prévu. Aucune nouvelle. Elle a sans doute trop de clients dans son bar pour s'occuper de nous. En attendant, on doit se débrouiller seuls.

À l'école, je suis de moins en moins bien habillé par rapport aux autres élèves. En plus, eux, ils ont à manger. Mais je trouve vite un moyen de gagner un peu d'argent. Chaque matin, je fais les exercices de maths de mes camarades, juste avant d'entrer en classe. Comme ça, je peux m'acheter des bonbons, pour moi et mon petit frère. Ce n'est pas grand-chose, bien sûr, mais c'est déjà ça. Je loue aussi mes petites voitures aux plus jeunes à la récréation ; mais mon commerce prend fin le jour où le directeur le découvre. Je me fais aussi confisquer

mes seuls jouets !

À la maison, on attend toujours la dame, mais elle ne vient pas. Je suis certain qu'elle garde l'argent que mon père lui a laissé pour nous nourrir.

Je continue d'aller à l'école. Yansen s'obstine à rester à la maison. Mais, dans la journée, il commence à sortir chez les voisins. Il explique que mon père est parti travailler et qu'on est seuls. Parfois, les voisins lui donnent un peu à manger. Mon frère devient très doué pour ce genre d'« exercice » !

Moi, je demande aux copains de nous apporter des restes. Je fais aussi le ménage chez quelques parents en échange d'un peu de nourriture. À l'école certains partagent leur goûter avec moi. Sinon, je continue à résoudre les exercices de maths contre quelques centavos, le matin, et aussi pendant les contrôles en classe. Je repère ceux qui ont des difficultés et qui ont davantage besoin de mes « services ». On devient malin quand on a faim.

Un jour, enfin, Doña Julieta frappe à la porte. Sans expliquer son « retard », elle nous cuisine

des œufs avec un peu de riz. Elle nous laisse un paquet de thé, des petits pains... et elle repart. Les provisions doivent durer plusieurs semaines ! Bien sûr, on est tellement affamés qu'en deux jours il n'y a plus rien !

Notre « ange gardienne » sera finalement passée une fois en trois mois.

C'est pendant cette période que j'ai vécu ce qui est aujourd'hui un de mes pires souvenirs. Un matin, on s'installe en classe et le professeur s'exclame : « Bon sang ! Ça empeste, ici ! » Et il me regarde. Évidemment, c'est moi qui sens mauvais. Le professeur me demande d'enlever mes chaussures : mes chaussettes pourraient asphyxier un rat ! J'ai la plus grosse honte de ma vie. À la récréation, le professeur m'emmène devant un robinet dans la cour et m'oblige à me laver les pieds, et tout le corps, dehors, devant les copains. C'est terrible.

J'ai attendu le soir pour pleurer.

J'ai attendu d'être seul avec mon frère.

Je trouvais ça injuste qu'il n'y ait personne pour s'occuper de nous. »

Chapitre 11

De l'argent pour l'école

*A*près cette toilette forcée au milieu de la cour, Yurgen décide de surveiller son hygiène. Il commence par faire sa toilette et lave ses vêtements. Seulement, pour faire la lessive, ce n'est pas facile, car il faut aller chercher de l'eau à l'extérieur de la maison, au bout de la rue, avec un seau. C'est impossible d'en rapporter de grosses quantités. Yurgen n'a que onze ans...

« Je me revois en train de froter mon linge et de me laver chaque matin.

Ce n'est pas fantastique, mais je parviens quand

même à améliorer mon image. Hélas, j'ai un autre problème. J'arrive de plus en plus souvent en retard à l'école. Comme on ne mange pas beaucoup, parfois pas du tout, ça devient dur de se lever. Et on n'a pas de montre, pas de réveil, pas de lumière. On se couche quand la nuit tombe et, normalement, on se lève avec le soleil.

Je suis très faible. Parfois, je me réveille au milieu de la matinée. Mais je vais quand même à l'école. Mon frère, lui, refuse toujours de s'y rendre, mais moi j'y vais. Ça me permet souvent de récupérer quelque chose à grignoter.

L'après-midi, on reste à la maison tellement on se sent fatigués. Allongés sur le lit. On n'a plus la force de jouer, de sortir, de retrouver les copains.

Encore un nouveau souci : il faut payer l'école. Chaque mois, le professeur dresse la liste de ceux qui ont réglé... et des retardataires. J'ai horreur de ça. Il me dit : « Yurgen, tu as trois mois de retard. Quand ton père va-t-il donner l'argent ? »

Devant les autres enfants.

Un jour, je suis convoqué dans le bureau du

directeur. J'explique que mon père est parti travailler, qu'il aura de l'argent en rentrant... mais au bout d'un moment, l'école en a assez d'attendre. Le directeur menace de me renvoyer.

Je dois trouver une solution. Vite.

À la maison, le seul objet de valeur, c'est notre télé, même si on ne sait pas si elle marche encore puisqu'on n'a pas d'électricité. Le matin suivant, j'arrive à l'école avec le poste enveloppé dans un drap. Je frappe chez le directeur et je dépose la télé sur son bureau. Je propose de la lui laisser en gage, en attendant que mon père revienne. Il réfléchit un instant... et il accepte.

C'est grâce à cette télé que j'ai pu continuer l'école et qu'on a tenu quelques semaines de plus, mon frère et moi... jusqu'au retour de mon père.

Il arrive un soir. Un cadeau du ciel ! Il est là, il est bien là ! Il nous serre dans ses bras, il est heureux de nous retrouver. Autant que nous. Puis il demande si la dame s'est bien occupée de nous. En apprenant qu'on a dû se débrouiller seuls, il se fâche et décide d'aller la voir immédiatement. On

se présente chez Doña Julieta et, quand mon père exige une explication, elle ne se démonte pas et se tourne vers mon frère et moi : elle nous accuse de lui avoir volé l'argent qui nous était destiné le premier jour où elle est passée nous nourrir ! Je proteste ! C'est complètement faux ! Mais mon père doute un peu. J'ai déjà volé de l'argent par le passé... Alors on s'en va. J'éprouve un sentiment d'injustice terrible. Ma colère s'estompe toutefois très vite, emportée par la joie des retrouvailles. Pour fêter ça, mon père nous invite au restaurant !

C'est vraiment un beau jour.

Oubliée Doña Julieta. Oubliées la faim, la solitude, la honte. Place au bonheur. Mon père a gagné beaucoup d'argent dans les Yungas et, le lendemain, il paye l'école et récupère la télé. Même si on ne peut pas la regarder, c'est notre télé, pas question de l'abandonner. Elle fait partie de notre famille.

Quelques jours plus tard, mon père m'offre une montre ! Une montre d'homme, magnifique, avec le tour en or ! Il nous achète aussi des jouets, plein de petites voitures, quatre ou cinq chacun. C'est

incroyable. C'est la belle vie.

Hélas, mon père retrouve très vite ses copains, il fréquente les bars et il rentre souvent ivre. Mais on mange car il a de l'argent. Dès qu'on a faim, on va au restaurant.

Mon père n'a jamais su faire d'économies.

À ce rythme, il n'y a plus de bolivianos au bout de deux semaines. Le salaire de plusieurs mois est parti en fumée... surtout en boisson.

Il ne reste rien.

Un soir, en rentrant de l'école, j'invite mes copains à venir voir ma montre. Je la cherche. Normalement, elle est toujours bien rangée dans sa boîte... Et là, plus de montre ! Mon père franchit la porte en titubant.

« Ma montre ! Où est-elle ? Qu'est-ce que tu en as fait ? »

Je connais déjà la réponse.

Je pleure, je crie à mon père qu'il n'avait pas le droit de vendre mon cadeau. Mais lui, il promet de m'en racheter une autre. Et puis voilà.

« Racheter ? Racheter avec quoi ? » je hurle.

« Je retourne travailler dans les Yungas »
m'annonce-t-il.

Mon sang se glace. Je bafouille :

« T... tu vas encore nous laisser ?

– Mais non, se moque mon père. Je vous
emmène ! »

Chapitre 12

Une maison en bois

*A*vant de quitter La Paz, Yurgen, Yansen et leur père déposent leur télé chez des amis. Puis ils montent dans un bus, direction les Yungas. Derrière eux, El Alto s'efface dans un nuage de poussière. Une longue descente débute, à flanc de montagnes, sur les routes étroites et cahoteuses où les bus ont bien du mal à se croiser. Celui qui descend doit se glisser sur l'étroite corniche qui borde le précipice pour laisser passer celui qui monte. Mais les bas-côtés cèdent parfois et le nombre d'accidents est important. Heureusement, le lendemain de leur départ, Yurgen, son frère et

son père se retrouvent sans encombre dans les Yungas, à moins de deux mille mètres d'altitude. Au cœur des vallées couvertes de jungle et noyées de brumes, la végétation luxuriante cache des oiseaux multicolores, un nombre impressionnant d'insectes et des papillons énormes. Yurgen et Yansen n'ont jamais vu un tel paysage.

« Le petit village où nous nous installons a été construit autour d'une mine d'or tenue par des Américains. Les « gringos » sont heureux de retrouver mon père parce qu'il doit terminer l'aménagement du réseau électrique pour les machines qui servent au tri et à l'extraction. Il gagne beaucoup d'argent car il y a vraiment de l'or dans cette mine.

Nous vivons dans une petite maison en bois, couverte d'un toit végétal. Une cabane. C'est suffisant car il fait très chaud et nous dormons sur un matelas d'herbe. Dehors, il y a des dérivations installées sur un ruisseau, des sortes de gouttières, et on se douche en dessous. On a juste besoin d'un

t-shirt, d'un short et d'une paire de claquettes. Pour nous, c'est le bonheur. Le matin, on mange du riz, des bananes et des œufs. On mange beaucoup de fruits, des galettes et des plats qui nous sont encore inconnus.

Comme il n'y a pas d'électricité, le soir, on se rassemble. Ici, tout le monde se connaît. J'apprends à jouer aux cartes et au billard. Mon père m'explique les règles des échecs et il me laisse parfois gagner ! On s'amuse vraiment bien.

En plus, les Américains apprécient énormément mon père. Il connaît l'Europe et ils discutent souvent avec lui. À Noël, les « gringos » nous offrent même un cadeau ! C'est notre premier Noël avec un aussi gros cadeau ! Nous avons chacun un tracteur télécommandé ! On est les seuls à posséder ce genre de jouet dans tout le village. On est hyper fiers. Et, dès qu'on a terminé de jouer avec, on les range précieusement dans leur boîte.

Le seul problème, c'est les piles. Quand elles sont usées, on les recharge en les laissant plusieurs jours exposées en plein soleil. Ça marche un temps.

Mais, une fois qu'elles sont vraiment mortes, il faut en trouver d'autres, et ce n'est pas simple. Sinon, on est hyper contents.

Au bout de quelques semaines, le travail de mon père prend fin. Tout est installé, il doit partir. Mais les gringos l'envoient vers une autre mine dont ils connaissent le propriétaire, encore plus bas. On quitte donc la cabane et on repart. Ça m'est égal tant qu'on reste ensemble.

Je crois que cette période est l'une des plus belles de ma vie.

Depuis notre départ d'El Alto, je ne vais plus à l'école. Seulement, le nouveau village où nous nous installons est un peu plus grand que le précédent et il y a une école. Mon père m'y inscrit aussitôt.

Yansen, lui, refuse toujours d'y aller. Alors, il reste avec mon père.

J'intègre une classe d'un niveau inférieur au mien et je deviens vite la « star » de la classe, surtout en maths ! Mais, dans ce village très reculé, je découvre une scolarité « traditionnelle » que je ne m'attendais pas à trouver au beau milieu de la

jungle ! Le professeur est le maître. Il accorde une grande importance à l'apparence. Il faut être bien peigné, nettoyer ses ongles, être propre, sinon on reçoit des coups de règle sur les doigts. Si on donne une réponse fausse, on a le droit aussi à la règle. C'est comme ça. C'est très strict.

Pendant ce temps, mon père reprend ses mauvaises habitudes. Le village étant plus important que le précédent, il y a davantage de bars, de fêtes.

Une fois je l'accompagne dans un village voisin. Là, il trouve des copains et il se met à boire. Je suis tout de même content car je suis avec lui, mais la journée passe vite et il commence à être tard. Il n'y a pas d'éclairage public et on doit rentrer à pied. C'est ainsi que je me retrouve au milieu de la forêt avec mon père, ivre, dans la nuit. Les cris des oiseaux nocturnes cachés dans les arbres résonnent à mes oreilles. Je ne me sens pas rassuré. Puis, il faut traverser un pont. Le torrent gronde sous nos pieds. C'est effrayant, dans le noir. J'ai peur que mon père tombe et se blesse. Si ça arrive, je ne

saurai pas quoi faire. Je me sens vraiment seul et faible à ce moment-là, plus que dans les rues d'El Alto. Je sais qu'il y a des serpents, des animaux sauvages, quelques jaguars dans cette région. Je n'en mène pas large !

Mon père, lui, ne s'inquiète de rien. On prétend que les ivrognes ont un ange gardien particulièrement doué ! Ça doit être vrai car nous rentrons finalement sans encombre.

Et, à la maison, nous retrouvons mon petit frère, seul depuis le matin, qui dort depuis longtemps, paisiblement. »

Chapitre 13

Plus téméraire...

*Y*urgen vit un moment dans ce village, puis le travail de son père se termine, ou peut-être boit-il trop au goût de son patron... En tout cas, il doit repartir avec ses enfants. Une fois de plus, Yurgen quitte son école et ses nouveaux copains.

« On retourne à El Alto, déclare mon père.

Voyage dans l'autre sens. Retour dans le même quartier. On commence par récupérer la télé, et mon père loue une maison vraiment petite. Une chambre, en fait. J'ai bientôt treize ans et à présent la situation devient plus difficile. Mon père reste

des semaines sans travailler. Il boit énormément. Il nous oublie complètement. Seulement, je suis plus vieux. Je suis toujours un enfant, mais un enfant qui ose faire plus de choses. Je deviens plus téméraire.

Avec des copains, on a un jeu favori : on se place à la queue leu leu et on doit tous imiter le premier de la file. C'est lui le chef. Alors, on se balade en file indienne. Le chef court, on court tous, il saute, on saute, il touche une pierre, on doit toucher la pierre... et à un moment on arrive en face de la douane d'El Alto, à la gare de marchandises. Il y a un hangar où les trains déposent leur chargement et, à côté, une grande tour désaffectée.

Le premier de la file dit : « On va entrer là-dedans. »

C'est interdit, mais il y a un espace entre les grilles, un espace suffisant pour se glisser. Alors, on passe, puis on s'avance vers la tour. On suit le chef. Il nous emmène à l'intérieur. Il n'y a rien, juste un escalier et quelques anciens bureaux de la douane. On ne fait rien de mal, et tout se passe bien... quand un train arrive ! Des douaniers débarquent ! On les

voit d'en haut et eux aussi nous voient de la cour. Ils ont des chiens. Moi, j'ai peur pour mon petit frère, et lui aussi il a peur en voyant les douaniers s'approcher et crier avec un haut-parleur : « Qu'est-ce que vous faites là ? Descendez ! ».

Faut imaginer, on a tous la trouille. Mais tout de suite on se met d'accord : on décide de ne pas dénoncer celui qui nous a entraînés. On est des copains et on dira que c'est une idée de tous.

Alors, les douaniers nous arrêtent, et ils nous conduisent dans leur commissariat interne, pour nous effrayer, je pense. Ils nous interrogent, et, évidemment, ils nous demandent qui a eu l'idée d'entrer ? Qui a entraîné les autres ?

Nous on répond : « C'est tout le monde. Ça nous est passé par la tête. »

Mais les douaniers veulent un responsable. Ils demandent encore : « Qui ? Qui a eu l'idée ? » avant d'ajouter : « Celui qui dénonce le responsable pourra rentrer tranquillement chez lui. »

Je pense à mon père. S'il doit venir nous chercher

à la douane, je ne sais pas quelle sera sa réaction. Pas très tendre, j'imagine.

Alors j'entends : « C'est lui ! C'est lui qui nous a dit d'entrer ! » C'est Yansen. Il a pensé à la même chose que moi et, comme il est plus petit, il a paniqué. À présent, il désigne le responsable.

Les autres regardent mon frère d'un mauvais œil, car il vient de les trahir.

Une dizaine de minutes plus tard, les douaniers nous relâchent tous ; ils voulaient juste nous donner une leçon et s'amuser un peu. On détale comme des lapins... Seulement, une fois tirés d'affaire, les copains se retournent vers mon petit frère. Ils l'accusent d'être un traître, ils le menacent, l'insultent...

À cause de cet incident, il n'a plus jamais voulu venir avec moi. »

Chapitre 14

Seul parmi les autres

*Y*urgen peut certainement se passer de beaucoup de choses. Il peut rester sans manger un certain temps. Il peut vivre dans une grande pauvreté, supporter les humiliations et les désirs auxquels il n'a aucune chance d'accéder.

Mais être privé d'une vie de famille, être privé d'amour, ou du moins mener une existence où ces sentiments ont difficilement la place de s'exprimer, voilà peut-être la souffrance la plus difficile à supporter pour Yurgen.

« Un jour, on joue au foot au milieu de la rue

avec les copains. En fin de matinée, une mère crie à l'un de nous : « C'est l'heure de manger ! Rentre tout de suite ! » Aussitôt, un joueur nous quitte et on se dit : « C'est pas grave, on continue le match. » Mais, petit à petit, il y en a un autre qui est appelé, un autre encore qui s'en va, et un autre... À la fin, je me retrouve tout seul avec le ballon. C'est difficile car je comprends que personne ne m'attend. Alors, je reste une demi-heure dans la rue. Le ballon me tient compagnie.

Et puis je rentre à la maison.

Dans ces moments-là, je trouve que la vie est dure. Je n'ai pas ma mère, je n'ai pas une famille comme les autres. Les autres, même s'ils ne sont pas riches, ils ont une famille, ils ont quelqu'un, une maman qui les appelle malgré toute la misère qu'il y a ici, toujours une maman pour leur faire à manger, n'importe quoi, je veux dire, avec peu de choses. Moi, je n'ai rien dans mon assiette. J'ai même plus d'assiette. Je bois du thé, utilisé, réutilisé, il n'y a plus rien dans les sachets, c'est juste de l'eau chaude. Même pas de sucre.

C'est dur.

Quand le propriétaire de la maison nous croise, il nous regarde bizarrement. Il se demande de quoi on vit. Le soir, on se serre dans cette pièce minuscule, on dort tous les trois dans le même lit. Je pleure presque toutes les nuits. Je pleure parce que je n'ai pas cet amour qu'ont mes copains.

Il me manque cet amour maternel dont je n'ai même pas le souvenir.

Oui, c'est dur. Surtout la nuit.

À côté de chez moi, j'ai un copain, Hernán. Il m'invite souvent pour regarder la télé ; la nôtre, pourtant solide, a fini par tomber en panne ! Sa mère ne parle que quelques mots d'espagnol, sinon, elle s'exprime en aymara. C'est une vraie paysanne qui élève seule ses enfants, mais elle s'occupe bien d'eux. Souvent, j'envie Hernán. Mon père, il ne vient jamais me chercher dans la rue pour manger. Au contraire, c'est moi qui le sors des bars. Bien sûr, je ne lui en veux pas car je l'aime et il m'aime aussi beaucoup. Sous l'effet de l'alcool, il peut même devenir très sensible. Il sourit alors, il nous

serre dans ses bras, Yansen et moi, et il nous dit :
« Vous êtes mes enfants chéris. »

Mais d'autres fois il pleure en nous regardant.

Je sais qu'il souhaiterait nous offrir autre chose.
Je sais qu'il ne supporte pas la réalité et c'est pour
cette raison qu'il se réfugie dans l'alcool, comme
s'il y avait deux personnes en lui.

Je sais tout cela, mais c'est dur à accepter. J'ai
grandi et je comprends beaucoup de choses.

Alors, le soir, je pleure. Les yeux ouverts dans la
nuit, je replonge dans mes souvenirs, pour me
rapprocher de mon enfance. »

Chapitre 15

Dans la bande

À treize ans, Yurgen connaît El Alto comme sa poche. Il passe ses journées dans la rue et ne va même plus à l'école. Il reste avec ses copains jouer au foot. Ils organisent des petits championnats contre les autres quartiers. Le ballon aide à supporter la misère et permet de passer de bons moments. Yurgen s'en contente. Jusqu'au jour où un ami lui propose de reprendre leurs études ensemble.

« J'ai tout de suite accepté car j'ai toujours aimé apprendre. Mon ami connaissait une école du soir

où les cours étaient gratuits, le lycée Brasilia. Je m'y suis inscrit avec lui.

Là-bas, je commence à fréquenter des jeunes qui travaillent le jour et étudient la nuit, mais d'autres aussi qui restent autour du lycée, boivent de l'alcool, se droguent avec de la colle et de l'essence de voiture. Les seconds m'attirent davantage que les premiers. Pour la plupart, ce sont des jeunes qui ont des problèmes avec leur famille. Ils manquent d'éducation. Ils manquent de beaucoup de choses. Auprès d'eux, je trouve une sorte de fraternité. On se ressemble, on connaît la même souffrance.

C'est ainsi que j'entre dans une bande, une bande où il existe, me semble-t-il, une entraide, où l'on peut se défendre des autres bandes. C'est important car les bagarres sont fréquentes près du lycée.

Je suis donc ces jeunes. Ensemble, on traîne, on fait la fête, on s'amuse... mais, surtout, on cherche de l'argent.

Eux, ils volent. Moi, au départ, je fais juste le guet. Sous l'effet de la drogue, les autres n'ont peur de rien ! Comme je n'en prends pas, je reste plus

prudent. Voir mon père dépendant de l'alcool, ça me suffit. Ma principale préoccupation, c'est de manger. Si j'ai de l'argent, ce n'est pas pour acheter de la drogue. Au départ, les autres insistent pourtant : « Allez, goûte, c'est pas si mauvais... t'es pas capable. » C'est des rituels auxquels je dois me plier pour être admis. Mais je tiens bon. La drogue, c'est non, quitte à sortir du groupe.

Ma place, je la décroche finalement par mes capacités à voler...

Pour « gagner » de l'argent, on a plusieurs méthodes. L'une d'elles consiste à acheter des chewing-gums en gros et à les revendre à l'unité dans les bars. Le but n'est évidemment pas de vivre du commerce des chewing-gums. Ça nous permet juste, le soir, d'entrer dans les bars pour repérer les clients ivres. Ensuite, on les attend à la sortie afin de leur faire les poches, sans violence. On prétend les connaître, on s'approche petit à petit. C'est facile de fouiller quelqu'un qui est ivre.

Parfois, on agit à l'intérieur du bar. C'est plus risqué mais ça évite d'attendre. On choisit un client

qui dort à moitié sur sa table, on va s'asseoir à côté en faisant semblant de le connaître. Si quelqu'un nous remarque, on dit : « C'est notre oncle. On doit le ramener à la maison. » Et discrètement on lui enlève sa montre. Si ça marche, on passe aux bagues et aux poches.

Sinon, quand je vends un chewing-gum à un client qui n'est pas soûl et qu'il me propose un billet, je prétends que je n'ai pas la monnaie. Je laisse mon paquet de chewing-gums sur la table en disant : « Je reviens tout de suite. Je vais demander la monnaie. » La plupart du temps, il me fait confiance en voyant que je n'emporte pas mon paquet. Mais le paquet vaut dix fois, vingt fois moins que le billet. Alors, bien sûr, je me dépêche de sortir du bar et je détale.

Ce sont des petits trucs qui fonctionnent surtout le week-end car les ouvriers sont payés chaque samedi. La semaine, c'est plus difficile. Les gens sortent moins dans les bars. Mais notre bande se réunit quand même tous les jours, en fin de matinée. On commence par essayer de trouver un

peu d'argent pour manger le midi. On descend à La Paz, à la gare routière, pour porter les valises des gens. S'il y a un coup à faire, bien sûr, on ne laisse pas passer l'occasion. Mais à La Paz c'est plus dangereux de voler car la police n'est pas tendre ! La première fois, il faut juste donner quelque chose aux policiers ; seulement, ça se complique pour celui qui se fait prendre plusieurs fois. Il est marqué par les policiers, au visage, en général, ou sur les mains. D'un coup de rasoir. Après, il a une fine cicatrice et tout le monde sait que c'est un voleur. C'est difficile ensuite de faire des affaires !

Tout ce qu'on vole est aussitôt revendu à côté du marché principal d'El Alto, à La Ceja. Mais, au marché noir, les objets perdent bien sûr de leur valeur. On peut aussi aller proposer un objet à un commerçant. Un jour, j'ai volé une clé à outil dans une voiture, je l'ai immédiatement revendue à un chauffeur de taxi.

Je commence donc à connaître ce milieu. J'ai abandonné le lycée Brasilia, j'ai du temps, un père absent, et là je retrouve une famille. Dès qu'on

n'est pas ensemble, on se cherche. Dès qu'on est réunis, on rit, on prend du bon temps. Un de nos grands bonheurs, c'est la fête des Morts. Le 2 novembre, les gens se rassemblent au cimetière. Ils apportent les plats et les boissons favorites des défunts, leur musique préférée aussi. Ils s'installent autour des tombes et, comme tous les enfants pauvres, on vient proposer aux familles de réciter une prière ou de chanter pour leurs morts. En échange, les gens nous offrent parfois une petite pièce, des bonbons, un fruit, un gâteau ou des T'anta wawas, des figurines en pain qu'ils confectionnent eux-mêmes. À la fin de la journée, on a un sac à provisions bien rempli qui peut durer une semaine ! Une semaine sans penser chaque jour à trouver à manger : c'est le paradis !

Pendant la fête des Morts, les abords des cimetières ressemblent à une grande kermesse. Il y a des stands de jeux, on peut manger, acheter des fleurs, et bien sûr de la boisson. Il y en a pour tout le monde, pour les alcooliques, pour les commerçants et pour les voleurs. Chacun y trouve

son compte !

Moi, je vis dehors, au sein de ma bande. Pendant ce temps mon petit frère reste à la maison. Il se débrouille également assez bien pour manger. Un jour, une voisine lui demande d'aller chercher du pain, alors je l'entends répondre, du haut de ses neuf ans : « Si je vais chercher votre pain, j'en veux un morceau pour moi ! »

Tous les moyens sont bons pour se nourrir. Tous. Yansen et moi pouvons aussi unir nos efforts, par exemple quand la fille de notre propriétaire reçoit son fiancé... Il vit du transport de fruits et vient la voir de temps en temps pendant son travail. Il gare son camion devant chez nous et court rejoindre son amoureuse. Il est alors très occupé. Avec Yansen, nous en profitons pour nous glisser à l'arrière de son camion et prendre des fruits. Le plus possible. On remplit nos sacs et on se dépêche de cacher notre butin à la maison.

On aime beaucoup le fiancé de la fille de notre propriétaire. C'est toujours un bonheur de le voir arriver dans le quartier !

On rit, on s’amuse bien. C’est vrai. Pourtant, ce n’est pas si amusant que ça. J’ai 13 ans et je ne me sens pas tellement un enfant. J’ignore même si je l’ai jamais été. J’ai des soucis d’adulte : trouver de l’argent, trouver à manger, survivre. Je me suis endurci.

Et puis, je suis conscient que voler n’est pas une solution.

Finalement, je n’aime pas tellement ça. »

Chapitre 16

La main dans le sac

*D*epuis quelque temps, Yurgen et sa bande ont repéré une petite boutique où une vieille dame vend du pain et des boissons. Cette femme âgée voit très mal ; aussi, ils en profitent pour la payer avec de faux billets et des billets très usagés, car, en Bolivie, quand un billet est très vieux, personne n'en veut et il perd sa valeur. Peu à peu, les enfants la prennent comme cible.

Elle est seule, presque aveugle, et si les clients qui entrent chez elle la respectent et se comportent honnêtement, Yurgen et sa bande ne ratent pas une occasion de voler des produits dans sa boutique.

Ces agissements ne sont pas sans conséquence.

« Un matin, je découvre qu'il n'y a plus de boutique. Cette dame l'a fermée. Ça me fait mal parce qu'elle avait l'air gentille. J'en ai lourd sur la conscience... c'est peut-être notre faute.

Ce jour-là, je me rends compte qu'on vole aussi des gens qui sont dans le besoin. Je commence à douter de ce que je fais. Mais je n'ai pas vraiment le choix. Alors, je décide de mieux choisir mes victimes. Si c'est quelqu'un qui a bu, je le vole sans honte. Sinon, j'évite.

L'autre déclic, c'est un soir. On se rend en bande à un mariage pour essayer de récupérer les restes du repas. Souvent, les gens prévoient trop de nourriture, et on tente notre chance. Bien sûr, quelqu'un garde toujours l'entrée, mais on prétend qu'on est de la famille, on baratine. Seulement, cette fois, ça ne marche pas, on n'est pas chanceux. Alors, on reste dehors, pas très loin de l'entrée, à attendre, pour voir ce qu'on pourrait faire. Et on repère un bus, garé sur la place. Dans les bus, on

sait que les chauffeurs laissent souvent un peu d'argent, quelques pièces qui leur servent à faire la monnaie. Juste des centavos, mais c'est mieux que rien... On s'approche, on veut forcer la porte, mais elle est solidement fermée. Un copain essaye d'ouvrir toutes les fenêtres. Dans ces vieux bus, parfois, il y en a une qui ferme mal. Cette fois, on est chanceux. On en trouve une, tout en fond du car. On l'ouvre mais personne n'ose entrer.

Pour montrer mon courage, je dis : « J'y vais. »

Les autres surveillent la place et ça ne me semble pas trop risqué. Alors, je me glisse par la fenêtre du fond. Une fois à l'intérieur, je remonte l'allée centrale du bus pour rejoindre la place du chauffeur. Près du siège, je trouve les pièces. À côté du volant, j'ouvre une autre fenêtre, plus petite, et je passe l'argent aux copains. Je cherche aussi les outils qui servent à la réparation du bus, les clés, tous les objets de valeur. On ne sait jamais... Mais, à ce moment-là, j'entends un bruit dans mon dos. Je me retourne : quelqu'un s'apprête à ouvrir la porte du bus ! Il me voit et crie : « Un voleur ! Un

voleur ! » D'autres personnes le rejoignent. Ils ouvrent la porte ; ça prend un peu de temps parce qu'elle est fermée avec une serrure mais aussi une chaîne et un cadenas aux poignées. Là, j'ai la peur de ma vie. Je sais qu'ils vont me battre s'ils m'attrapent. En Bolivie, les gens se font d'abord justice eux-mêmes avant d'appeler la police. « Mais pourquoi les copains ne m'ont-ils pas prévenu ? » Je tourne la tête dans tous les sens pour les chercher. Je m'aperçois qu'ils sont déjà partis, sans même m'avertir. La porte s'ouvre. Je détale vers l'arrière du bus. Pas le temps de réfléchir, je me jette tête la première par la fenêtre. Je m'érafle tout le côté du corps et j'atterris tant bien que mal à l'extérieur. Le propriétaire du bus et les autres personnes sont surpris. Ils pensaient me tenir et ne s'attendaient pas à me voir m'échapper par l'arrière.

Je me suis déjà remis sur mes jambes. J'entends les cris derrière moi. J'ai juste le temps de m'enfuir dans la nuit et d'aller me cacher.

Chapitre 17

Un mauvais patron

*A*près avoir réussi à s'échapper du bus, Yurgen ne revoit pas les membres de sa bande de toute la nuit. Il rentre seul à la maison en se demandant si ce sont vraiment des copains. Dans une vraie famille, on ne se laisse pas tomber comme ça.

Le lendemain, il retrouve la bande et personne ne lui reparle de ce qui s'est passé la veille.

« Cette fois, je me dis qu'il faut que j'arrête et je décide de chercher du travail. J'en parle à mon père qui connaît le patron d'un garage. Ce dernier

accepte de m'embaucher pour sept bolivianos (*environ 1,40 euros*) par semaine plus le repas du midi. Ce n'est pas énorme, mais il faut bien commencer. Je travaille beaucoup, pour montrer que j'ai envie de ce boulot. Je nettoie les voitures, l'atelier, je passe les outils aux mécaniciens, je fais les courses du patron et, le soir, je reste jusqu'à huit heures pour ranger le garage.

À la fin de la première semaine, le patron me donne mon salaire. Je suis fier. J'ai vraiment gagné mon argent. Honnêtement. Mais la deuxième semaine ce n'est plus pareil. On termine le travail le samedi midi et, comme d'habitude, les mécaniciens montent dans le bureau du patron chercher leur paie. Puis tout monde s'en va, content, l'argent dans la poche... mais moi, le patron me dit : « Je te payerai tout à l'heure. »

Bien sûr, j'attends. Seulement, le temps passe et le patron ne se décide pas. Quand il repasse devant moi, il répète : « Tout à l'heure, tout à l'heure... ». Et bientôt il ne répète plus rien. Moi, je n'ose pas demander. Même si je peux voler, ce n'est pas ma

nature d'exiger quelque chose, surtout de mon patron. En plus, mon argent, je le mérite, je n'ai pas à le réclamer. Alors, je reste assis dans le patio. Le patron passe, repasse, et j'attends comme ça jusqu'à huit heures du soir ! Enfin, je me décide : « Heu... Patron... je dois rentrer chez moi... Est-ce que je pourrais avoir mon argent ? »

Il soupire, et il me donne enfin mes bolivianos en affichant un air contrarié, comme s'il n'était pas content de moi.

Je ne trouve pas ça juste mais, la semaine suivante, je me donne à fond pour montrer que je suis motivé, que je ne vole pas ma paie... Pourtant, à la fin de la troisième semaine, c'est pareil. J'ai l'impression qu'il ne veut pas de moi, qu'il ne me considère pas comme un employé.

Ça me décourage un peu de faire des choses honnêtes. Alors, je quitte le garage.

Malgré tout, je continue à chercher du travail. Un moment, je vends des journaux. Mais ça ne gagne rien. Je deviens aussi cireur de chaussures, devant la mairie d'El Alto. C'est un endroit où les gens ont

besoin d'être présentables. Le problème, c'est qu'on ne peut pas s'installer n'importe où. À la mairie, je remplace un copain. Je gagne 20, 30 centavos, parfois 50 (*environ 0,10 euros*) avec les clients les plus riches. Seulement, je n'ai pas assez d'argent pour acheter ma propre boîte, avec les brosses, les crèmes, les teintures. C'est difficile d'économiser quand on ne gagne même pas de quoi manger. Et même si mon copain me laisse un peu de son temps, il doit vivre lui aussi.

Ensuite, c'est le frère de ce même copain qui me prête sa boîte. Mais il n'a pas le droit de travailler à la mairie. Comme lui, je dois sillonner les trottoirs à la recherche de clients. Les gens ne sont pas très intéressés. À El Alto, la plupart cirent eux-mêmes leurs chaussures, et, s'ils donnent, c'est 20 centavos maximum.

Je traîne dans les rues avec ma boîte de cireur mais, s'il y a mieux à faire, je me laisse tenter... et je suis assis par terre, en attendant un client improbable, quand je trouve un nouveau système pour gagner de l'argent. Je bricole de vieux écou-

teurs de Walkman récupérés dans une poubelle et je découvre à l'intérieur une pièce magnétique. C'est un aimant, rond et plat de la dimension de la pièce de 50 centavos. Je l'entoure d'un fil métallique, et ainsi l'aimant est fixé au bout d'une tige. Comme les pièces boliviennes sont en métal, je n'ai plus qu'à glisser la tige et l'aimant dans les poches. Je choisis de me rendre dans une salle de jeux vidéo. Ceux qui jouent sont captivés et ont toujours un cercle d'admirateurs qui vient juger de leur adresse. Avec la tige et mon aimant, je récupère de nombreuses pièces au fond de leurs poches. »

Chapitre 18

Accusé à tort

Un après-midi, Yurgen se rend chez des voisins. Leur fils, un garçon de son âge, l'a invité dans la journée pendant que ses parents ne sont pas là. Le premier réflexe de Yurgen, en entrant, c'est de chercher de la nourriture. Son voisin devine qu'il est affamé et il lui propose du pain. Yurgen le mange. Il reste des pommes de terre dans une casserole : il les mange aussi. Quand il a moins faim, il joue enfin avec le garçon et ils discutent ensemble.

Ce dernier propose à Yurgen de l'inviter de temps en temps, car il s'ennuie.

« Quand je vais chez lui, je mange, c'est vrai, mais je ne vole rien. Pourtant, un jour, ses parents apprennent que j'entre dans leur maison quand ils sont absents — c'est quelque chose qui ne se fait pas — et ils viennent trouver mon père. Ils m'accusent d'avoir volé une manta, le châle que les femmes mettent sur leurs épaules et qui coûte très cher. Ils exigent que mon père les rembourse. Mais mon père n'a pas d'argent.

Seulement, ils n'en restent pas là. Ils portent plainte et rapportent que mon père n'est jamais à la maison, qu'il ne s'occupe pas de ses enfants qui sont des petits voleurs. Quelques jours plus tard, une assistante sociale arrive chez nous. Je suis seul et elle m'emmène dans ses bureaux pour recueillir toutes les informations. L'assistante sociale veut que je rembourse la manta, même si je jure que je ne l'ai pas volée. J'avoue avoir pris de la nourriture parce que j'avais faim. C'est tout.

L'assistante sociale entame alors des recherches sur moi, et elle contacte mon oncle à Oruro. Dès le lendemain, il se déplace à La Paz pour éclaircir

cette affaire. Heureusement, le fils des voisins révèle que je n'avais rien volé et je suis innocenté. Ses parents m'avaient seulement accusé pour tenter d'obtenir de l'argent. La vie est dure à El Alto et tous les moyens sont bons pour récolter quelques bolivianos.

Je peux donc repartir. Mais, avant, mon oncle propose à l'assistante sociale de m'emmener à Oruro avec lui. Il aimait beaucoup sa sœur, ma mère, et il souhaite m'accueillir dans sa famille depuis son décès.

Mais je refuse. Je veux rester avec mon père... même si, à mon retour, il est très contrarié par cette affaire de vol. Il ne me croit pas complètement innocent et il devient plus dur avec moi, car il soupçonne que je ne me conduis pas honnêtement. Il n'a pas tort. Surtout que mon frère et moi, on le vole parfois. Quand il travaille un peu et qu'il vient de toucher sa paie, il file tout de suite au bar, et le soir il rentre complètement ivre. Il se couche, et là on le fouille pour récupérer le reste de l'argent. Il le met dans la poche intérieure de sa veste. On sait

que, si on ne le prend pas, il le dépensera en alcool et on n'aura rien à manger. Alors, on le vole. Pas tout, bien sûr, on en laisse un peu... mais presque tout. De toute façon, le matin, quand il se réveille, il ne sait plus exactement ce qu'il a dépensé. Enfin, c'est ce qui se passe habituellement. Mais un jour, en se réveillant, il se rend compte qu'il lui manque beaucoup de bolivianos. Après ce problème avec les voisins, il comprend tout et retrouve l'argent sur moi.

Ce jour-là, il me bat. Il me bat comme il ne l'a jamais fait. Avant, il me battait, moi et aussi mon petit frère, quand on faisait des bêtises, mais là il me frappe avec tout ce qui lui tombe sous la main.

Bon, j'ai vraiment volé l'argent. Je suis en faute. Alors, je peux comprendre. Je peux l'excuser.

Par contre, quelques jours plus tard, je rentre, et il m'accuse d'avoir vendu un pistolet à peinture qu'il a laissé à la maison.

« C'est faux ! je dis. C'est pas moi ! »

Il ne m'écoute pas. Il est ivre et me traite de menteur. Moi je pense que c'est lui qui l'a vendu ce

pistolet. Il est capable de faire n'importe quoi pour boire. Je lui lance :

« C'est pas moi ! C'est plutôt toi qui l'as vendu ! »

Il entre dans une colère terrible. Il me tape avec un bout de bois, une espèce de planche... Il est d'une violence incroyable, à cause de l'alcool sans doute. Les coups tombent et retombent. Les coups font mal mais c'est surtout l'injustice qui me blesse. Je n'ai rien fait. Je suis sûr que c'est lui le responsable, mais il ne s'en souvient plus.

Les coups finissent par s'arrêter. On ne tue pas son fils. Mais je n'accepte pas. C'est trop. Un instant, je déteste mon père. Je me sens trahi.

La proposition de mon oncle me revient en mémoire.

J'entends sa voix.

Et je décide de quitter La Paz immédiatement. »

Chapitre 19

Direction Oruro

*A*près s'être fait battre injustement par son père, Yurgen est prêt à tout pour quitter La Paz. Le lendemain matin, il retrouve un copain de sa bande pour chercher de l'argent et acheter son billet.

Ensemble, ils traînent dans le quartier, à l'affût d'un « coup ». Ils passent devant une école où les élèves et les professeurs ont organisé un tournoi de foot dans la cour. Les classes sont vides. Discrètement, ils se faufilent dans l'école. Ils entrent dans les classes et commencent à fouiller partout, à la recherche d'objets de valeur.

« Dehors, on entend les élèves et les professeurs crier, jouer au ballon. Tout à coup, j'aperçois un sac de sport laissé sur un bureau. Je le prends, la peur au ventre. Je le serre contre moi. Si quelqu'un nous surprend, ça va être notre fête... mais, pris par leur jeu, les élèves et les professeurs ne nous voient pas ressortir.

On quitte l'école et on se cache dans une ruelle avant de regarder ce que contient le sac. C'est celui d'un professeur. Il a laissé son portefeuille dedans. Pendant que je l'ouvre, mon copain continue de fouiller le sac. Il y trouve un jean, un pull, des beaux vêtements presque neufs. Mais, dans le portefeuille, je vois des billets. De gros billets. 150 bolivianos ! Une fortune !

Depuis l'épisode du bus, j'ai retenu la leçon : dans les coups durs, c'est chacun pour soi... Je cache aussitôt les billets dans ma bouche. Je les coince contre ma joue. Quand mon copain relève la tête, il ne reste que quelques pièces dans le portefeuille. Je prends la monnaie, je lui laisse le sac et les vêtements. Il me remercie pour ma générosité,

persuadé de faire une bonne affaire.

Je file et je saute dans le premier bus pour Oruro. Tout a été si vite. Je sens encore les coups de mon père.

Trois bonnes heures plus tard, j'arrive chez mon oncle. Je frappe à sa porte, et il m'accueille à bras ouverts : « Yurgen ! Mon petit Yurgen ! Tu as bien fait de venir. » Il se réjouit de ma décision. Bien sûr, je pense à mon père, mais je suis convaincu que mon départ le fera réfléchir, qu'il arrêtera de boire et s'occupera de mon petit frère.

Mon oncle est vraiment heureux de ma présence. Et je connais ma tante : je sais qu'elle aussi aimait ma mère et qu'elle se sent responsable de moi depuis longtemps. Je m'installe, je mange, je mange beaucoup. Les premiers jours se passent bien. Les premières semaines aussi. Je retrouve mes cousins et mes cousines ; nous avons presque le même âge. J'ai l'impression qu'une famille s'ouvre à moi. Mais, petit à petit, ma tante est moins enthousiaste. Elle n'est plus vraiment d'accord pour que j'habite chez elle pour toujours. Ce serait

plutôt provisoire... Heureusement, c'est mon oncle qui décide. Il demeure très ferme à ce sujet.

À l'école, je suis inscrit dans la même classe que mon cousin Normán. Très vite, je deviens meilleur que lui. Surtout en maths. Et les maths, c'est justement la matière dans laquelle mon oncle voudrait que ses enfants se distinguent. Hélas, c'est le point faible de Normán. Mes bons résultats créent des jalousies avec mon cousin. On se bat souvent. Des jalousies aussi avec ma tante, car son fils est dévalorisé. Je la comprends ; mon oncle se fâche régulièrement et traite ses enfants d'incapables. De plus, grâce à mon expérience de la vie, de la rue, je suis plus vif que mon cousin dans certains domaines. Normán a toujours vécu avec ses parents, toujours un peu gâté, alors il est plus lent, c'est normal. Mon oncle travaille dans la mécanique, il a un atelier et, parfois, il dit : « Tiens, il faudrait nettoyer ces pièces et me donner un coup de main pour déplacer ce bidon. » Moi, je fonce, comme dans la rue où les gens te demandent d'être efficace et volontaire, sinon tu ne gagnes pas

ta vie. Et puis, c'est un moyen de montrer ma valeur et d'obtenir l'amour de mon oncle. Il me prend d'ailleurs souvent en exemple et il me compare avec Normán. Trop, sans doute.

Enfin, comme j'ai longtemps manqué de nourriture, je dévore tout. Tout ce qui me tombe sous la main. Mon oncle m'a dit : « Si tu as faim, tu manges. » Alors, je me comporte comme si j'étais chez moi. Je mange, je mange. Et ça agace ma tante. Elle commence à tout cacher. Elle fait des différences. Par exemple, elle donne du lait à mes cousins, mais pas à moi. Pour la viande, j'ai la plus petite part, ou celle qui a le plus de gras. Ma tante est rusée. Et, puisque je suis l'aîné, elle me rend toujours responsable de ce qui ne va pas à la maison. Je veux être un exemple, très bien : sitôt qu'il y a un problème, c'est ma faute ; un oubli, c'était à moi d'y penser. Elle me confie de plus en plus de tâches et, bientôt, je dois m'occuper de tout dans la maison : nettoyer les carreaux, laver le sol, l'accompagner au marché et tenir son panier, comme un serviteur.

Au bout de quelques mois, je supporte mal cette différence. Je me bats plus souvent avec Normán, et ses frères et sœurs prennent sa défense.

Ils me rejettent. C'est dur, mais je comprends que la famille de mon oncle ne sera jamais la mienne.

Le soir, je rêve d'être adopté par des étrangers, de sortir de tout ça, de tout quitter. Très loin. »

Chapitre 20

Un nouvel ami

À Oruro, Yurgen est inscrit dans une école privée tenue par des sœurs. Dans sa classe, il y a un enfant plus âgé que lui, de deux ans. Il s'appelle Sergio et il a, lui aussi, une histoire particulière. Ses parents sont aveugles et ils habitent dans une maison rattachée à un centre d'aide pour les personnes handicapées. Sergio doit se débrouiller seul à cause de leur handicap et il mène depuis toujours sa vie comme il l'entend.

« Comme dans toutes les écoles, il y avait des dames avec leur petit kiosque qui vendaient des

bonbons, des boissons et des gâteaux. Sergio m'offrait souvent quelque chose. J'ai donc très vite deviné qu'il avait pas mal d'argent. En plus, il était bien habillé et il faisait très attention à son apparence.

On est vite devenus copains et il m'a invité chez lui. Je constate alors que ses parents disposent de peu de moyens, sans doute une petite pension de l'État, car ils sont vêtus modestement par rapport à leur fils. Ça ne colle pas. Alors, je demande à Sergio de m'expliquer, mais il reste très vague et préfère me poser des questions sur ma vie. Moi, plus à l'aise, je raconte mon histoire, et, pour l'impressionner, je lui raconte vraiment tout, que j'ai connu des drogués, des voleurs... Voyant que je lui fais confiance, il décide de m'en dire davantage et il m'avoue qu'il vole lui aussi. Mais différemment. Il se définit comme un voleur « raffiné »... et propose de m'offrir une petite démonstration.

Nous nous rendons alors dans le centre, près du marché. On y trouve des boutiques assez chics, car beaucoup de marchandises en provenance du Chili,

des vêtements surtout, transitent par Oruro, avant de remonter sur La Paz. C'est une route commerciale, ce qui explique la présence de nombreux grossistes et de magasins, en plus du marché traditionnel. Certains commerçants ont débuté leur activité à Oruro avant de s'installer à La Paz.

J'accompagne donc Sergio. Il entre dans les boutiques de vêtements souvent tenues par des femmes. Personne ne le soupçonne car il est très bien habillé. Les gens lui font confiance... mais, dès que la vendeuse lui tourne le dos, il cache un T-shirt, un jean, un pull dans son sac d'école. Dans les boutiques de parfums ou de bijoux, il demande toujours à voir un produit difficile à atteindre, qui se trouve en haut d'une étagère, par exemple. La vendeuse doit se tourner, ou monter sur une chaise, et il en profite pour attraper un objet à portée de main.

Je prends l'habitude de le suivre. Ainsi, je ne reste pas à la maison l'après-midi avec ma tante. Petit à petit, je l'imité. C'est tentant. Ensuite, on revend tout au marché noir et avec l'argent on

s'offre un jus d'orange, on va au cinéma, on passe nos après-midi comme ça. C'est agréable. Ça me permet de supporter la vie chez mon oncle, même si ce n'est pas toujours facile. À Noël, par exemple, mes cousins ont des vélos, des vélos neufs, et moi, mon cadeau, c'est juste un pull que Normán ne veut plus et ses anciennes chaussures.

Les après-midi avec Sergio, ça compense.

Mais, à l'école, mon cousin remarque que je m'achète des bonbons à la récréation. Un matin, il me demande : « Comment ça se fait que tu as de l'argent ? D'où tu le sors ? » Bien sûr, je trouve des excuses. « C'est l'argent de Sergio » je répons... Mais Normán a des doutes. Je dois rester prudent. »

Chapitre 21

L'enterrement

C'est par son oncle que Yurgen apprend la mort brutale de son père. Jorge n'a pas supporté de départ de son fils et s'est mis à boire encore davantage. Un matin, il ne voit plus rien et souffre de terribles maux de tête. Yansen l'aide à se rendre à l'hôpital. Les médecins l'auscultent et ils le préviennent qu'il ne doit plus boire une goutte d'alcool, sinon il va mourir ! Jorge quitte alors El Alto quelque temps avec Yansen. Un ami l'accompagne et ils travaillent ensemble sur un chantier. Ce départ est bénéfique car cet ami est sérieux et les occasions de boire sont rares.

Mais, en revenant à El Alto quelques semaines plus tard, Jorge confie Yansen à cet ami. Ce n'est pourtant pas dans ses habitudes...

« Je crois que mon père était très malheureux. Sitôt revenu à El Alto, il a recommencé à boire. Un matin, Yansen jouait avec le fils de cet ami, et il est allé chercher une balle de tennis qu'il avait laissée chez notre père. Il y avait un attroupement devant la maison. Le propriétaire avait entendu des cris durant la nuit et un carreau était brisé de l'intérieur. Il a ouvert la porte et il a envoyé mon frère voir ce qui s'était passé.

Yansen a trouvé notre père allongé sur le lit. Le propriétaire lui a demandé de lui toucher la gorge pour vérifier qu'il était bien mort.

Il a fallu tout laisser sur place car le loyer n'avait pas été payé depuis plusieurs mois. Le propriétaire voulait se rembourser avec le lit et notre vieille télé qui ne marchait plus depuis longtemps.

Mon oncle me décrit la mort de mon père, comme on vient de la lui raconter (et comme

Yansen le fera plus tard). J'écoute, sans réagir. Je ne pleure pas. Je pense juste à mon frère.

Puis, mon oncle m'emmène à La Paz pour l'enterrement.

En arrivant, on se rend directement chez l'ami de mon père qui héberge encore Yansen. Je retrouve mon frère. C'est une joie immense au milieu de cette peine. Une joie de courte durée.

L'enterrement, c'est compliqué. Mon oncle ne veut pas assumer les frais. Aussi, nous devons faire le tour des amis, des anciens collègues et patrons de mon père pour récupérer de l'argent et payer le cercueil.

Ça me rend triste de faire toutes ces démarches, de voir que mon oncle ne veut rien dépenser pour mon père. Heureusement, on finit par réunir suffisamment de bolivianos et mon père est enterré au cimetière d'El Alto.

Aujourd'hui, j'éprouve des regrets d'être parti, de l'avoir laissé, lui et mon frère. Des regrets qui ne me quitteront jamais. Bien sûr, je sais que rien ne pouvait le faire arrêter de boire. Bien sûr, il n'est

pas venu me chercher à Oruro. Bien sûr, il était peut-être rassuré de me savoir chez mon oncle, en sécurité. Bien sûr, il a placé mon frère chez son dernier ami, sans doute pour la même raison. C'était peut-être sa façon de nous montrer qu'il nous aimait, un acte de courage d'accepter de se séparer de nous, ses enfants, conscient qu'il ne pouvait plus assumer cette tâche.

Mais, malgré tout, je me demanderai toujours ce qui se serait passé si j'étais resté à La Paz. »

Chapitre 22

L'oncle se fâche

*A*près l'enterrement, Yurgen retourne chez son oncle. Son frère, lui, est accueilli quelques jours chez une tante à Matchacamarca, à quelques kilomètres d'Oruro. Mais très vite il doit repartir. Les membres de la famille de Yurgen ne veulent pas de lui car ils n'ont pas de lien avec sa mère. Ils ne s'en sentent pas responsables et refusent de le garder.

Comme personne n'a de nouvelles de la mère de Yansen, les oncles et tantes de Yurgen prennent contact avec un demi-frère de Jorge qui vit dans la région de Potosí, encore plus au sud du pays. Ils

envoient Yansen là-bas.

De son côté, Yurgen se remet doucement du décès de son père. Il rentre tard, de plus en plus tard et son oncle s'inquiète.

« À l'école, ça va moins bien car je ne travaille plus vraiment.

Je passe mon temps avec Sergio.

Un après-midi, on vole des bagues et des bijoux de fantaisie. On en a beaucoup et ça représente pas mal d'argent. Seulement, on ne réussit pas à tout vendre. On est vendredi et Sergio me propose de garder le reste de notre « butin » chez lui. C'est ce qu'on fait d'habitude : avec ses parents aveugles, c'est moins risqué. Et là, je réponds : « Non, non, c'est pas la peine. Ça va aller. Je garde ma part. »

Je cache tout dans mon cartable et je rentre.

C'est dangereux d'être trop confiant. Le lendemain matin, mon oncle a fouillé mon sac. Il a tout découvert. Il me traite de voleur, il me bat. C'est la première fois qu'il me frappe. « Pour me remettre dans le bon chemin » assure-t-il.

Et, le lundi, mon oncle va à l'école, il se plaint et affirme que c'est en classe que j'ai trouvé de mauvaises fréquentations. Il est persuadé que Sergio m'a incité à voler, alors que je l'ai suivi librement. Mon oncle s'énerve et demande comment des élèves comme Sergio peuvent fréquenter cette école réputée sérieuse... Les sœurs sont choquées et très en colère. Elles enquêtent pour connaître la vérité. Sergio se défend : il prétend aussitôt que c'est moi qui l'ai entraîné, moi qui étais déjà un voleur à La Paz, moi qui fréquentais des drogués, moi qui suis un voyou. Sergio, si beau, si propre sur lui, un enfant si courageux élevé par de pauvres parents aveugles, Sergio sort le grand jeu et emporte la partie... Qui oserait mettre sa parole en doute ?

C'est donc moi qui endosse tout. Je mesure une nouvelle fois la solidarité entre voleurs. Mais je m'en moque. Je n'ai rien à perdre. Mon père est mort, mon frère a disparu et je ne me plais pas chez mon oncle. Je ne proteste même pas.

Je suis renvoyé de l'école et mon oncle décide de

me confier à sa sœur, qui habite à Matchacamarca, où vit également ma grand-mère.

« Là-bas, affirme mon oncle, il y a moins de monde, c'est plus tranquille et tu feras moins de bêtises. »

La qualité première de mon oncle, c'est peut-être l'optimisme. »

Chapitre 23

Des crânes humains

*A*près un séjour de quatre ou cinq mois à Oruro, Yurgen arrive chez sa tante à Matchacamarca. Il y retrouve deux cousins et deux cousines. Il doit à nouveau faire sa place. Sa tante est veuve, son mari est mort dans un accident de voiture, et elle vit modestement en assumant les études de ses enfants.

« C'est une vie assez monotone mais j'aime ce village. Il y a plein d'arbres, c'est rare sur l'Altiplano.

J'ai quatorze ans, je pense. C'est difficile car je

n'ai encore jamais fêté mon anniversaire, aussi je manque de repères.

Je suis inscrit dans une nouvelle école. Ma tante essaie aussi de m'enseigner la religion. Elle est témoin de Jéhovah et elle cherche à m'imposer ses idées, à me faire entrer dans sa secte. Plus je refuse, plus elle insiste. Elle m'oblige à lire et relire la Bible, à suivre les préceptes des témoins de Jéhovah.

Moi, ce qui me préoccupe, c'est l'argent. J'aimerais avoir des vêtements, des jeux, un vélo... comme les enfants de mon âge. Ma tante est gentille, mais elle ne peut rien m'offrir, elle doit d'abord faire face aux besoins de ses enfants. J'envisage donc assez vite de me débrouiller par moi-même...

Je me lie avec deux ou trois garçons à l'école, des fortes têtes, pas les plus sages. On traîne ensemble, on cherche. Au village, quelqu'un nous dit qu'il est prêt à acheter des crânes humains. Ça nous intéresse et le soir suivant on va au cimetière. Mais, en Bolivie, il y a beaucoup de croyances et de

légendes à propos des morts. On raconte que ceux qui les dérangent sont poursuivis par leur âme jusqu'à la fin de leur vie. Finalement, on a peur et on s'enfuit avant d'avoir déterré le moindre crâne.

Mais on ne se décourage pas pour autant.

On rencontre une autre personne qui achète du cuivre et de l'aluminium pour les recycler. Ça tombe bien : mon oncle d'Oruro vend des pièces détachées de voitures, de machines, et, comme il n'a pas assez de place à Oruro, il utilise le grenier de ma grand-mère maternelle à Matchacamarca pour entreposer son matériel ! C'est certainement une véritable mine de pièces en cuivre et en aluminium...

Je m'introduis dans le grenier un après-midi, j'en prends quelques-unes et je les vends.

Tout heureux, avec l'argent, je m'offre des friandises... mais j'ai oublié que dans un petit village tout se sait. Des amis de ma tante viennent la voir et ils lui disent : « Ton neveu, il achète des choses. Il a beaucoup d'argent, tu sais. » Aussitôt ma tante m'interroge... Je prétends avoir trouvé des boli-

vianos par terre, mais elle ne me croit pas. Notre relation se complique. Je suis loin d'être un témoin de Jéhovah modèle et je me sens de moins en moins à ma place dans cette maison.

Un jour, je repère l'endroit où ma tante garde son argent. Elle le cache dans le tiroir d'une armoire. L'après-midi, quand je suis certain d'être seul à la maison, j'ouvre l'armoire et le tiroir, puis je trie les pièces pour prendre les plus petites, pour que ça ne se voie pas. Soudain, mon cousin entre. Je n'ai pas le temps de refermer le tiroir. Il m'a vu. D'abord, il ne dit rien. Un espoir. Mais il préfère simplement attendre le retour de ma tante pour tout lui raconter. Le soir, une grande discussion s'engage à la maison. On me reproche ma faute mais j'ai surtout l'impression qu'on me rejette, car je prends une place qui n'est pas la mienne. Ma tante protège avant tout ses enfants et elle n'a pas le temps de s'occuper de moi.

Dans ma tête, c'est clair : je dois partir.

Dès le lendemain matin, je retourne dans le grenier de ma grand-mère, je vole encore quelques

pièces pour les vendre, et j'achète un billet de bus. Une heure plus tard, je suis à Oruro.

Mais ici non plus je n'ai pas ma place. Je me rends donc directement chez Sergio. Je lui dis : « Oublie ce qui s'est passé à l'école. Il faut que je retourne à La Paz. J'ai besoin d'argent. Aide-moi. »

Il est d'accord. Et dans l'après-midi on va faire nos « affaires ». On trouve assez d'argent pour payer mon billet.

Le soir, je monte dans le bus, retour à La Paz. »

Chapitre 24

Dans la rue

*Y*urgen prend le dernier bus pour La Paz. Il part à minuit et demi et arrive vers 4 heures du matin. Ainsi, il peut dormir dans le bus. Mais il devra trouver un toit pour les nuits suivantes, ce qui ne va pas être facile.

Sitôt débarqué à La Paz, il ne reprend contact qu'avec Hernán, un copain en qui il a confiance, car il ne veut pas réintégrer sa bande et redevenir un voleur.

« Après avoir revu Hernán, je passe ensuite la journée à chercher du travail. À la gare, par-ci

par-là. Le soir, pour dormir, je connais un foyer pour les enfants des rues, géré par une ONG. Il y a des douches, une bibliothèque, un petit restaurant très bon marché tenu par des enfants-travailleurs, et un dortoir, juste une pièce avec des matelas posés sur le sol. C'est assez sale et il faut dormir avec ses chaussures et son argent sur soi. Sinon, ça disparaît. Le problème, c'est qu'on ne peut y dormir que deux nuits. La troisième, il faut s'enregistrer. Le responsable ouvre un dossier et on est dirigé vers un orphelinat.

Je n'ai pas du tout envie de me retrouver dans un orphelinat. En Bolivie, les conditions de vie y sont très dures. C'est un peu comme la prison. Certains enfants acceptent pourtant de se faire enregistrer, alors ils sont conduits à l'orphelinat. Mais ils s'en s'échappent, reviennent au centre, repartent à l'orphelinat... ce sont des habitués. Souvent les plus voleurs.

Mais moi, je ne veux pas entrer dans ce cercle.

Après deux nuits, je retourne donc voir mon ami Hernán dans le quartier où j'habitais. Il est heureux

de me retrouver et je lui demande si je peux dormir chez lui. Il est d'accord ; seulement, il n'ose pas en parler à sa mère. Elle a bon cœur mais aussi un sacré caractère. J'attends jusqu'à onze heures du soir. Je commence à envisager de rejoindre le centre quand sa mère sort de la maison. Elle s'approche de moi, dans la rue. Je lui explique que je n'ai pas d'endroit où aller depuis que mon père est mort. Elle écoute, sans poser de question, puis elle hoche la tête : « Tu peux entrer. »

La mère d'Hernán m'impressionne. Elle a quitté son mari quelques années plus tôt. Lui vit toujours à la campagne, dans sa ferme qu'il refuse d'abandonner. La mère d'Hernán était persuadée qu'elle gagnerait mieux sa vie en ville et elle est partie à La Paz avec son fils et ses deux filles. Ils se sont installés sur un terrain clôturé, mais qui semblait délaissé. Sur ce bout de terre qui ne leur appartient pas, ils ont construit petit à petit leur maison ! Ensuite, la fille aînée a épousé un maçon, et ils ont bâti une seconde maison sur ce minuscule terrain. Personne n'est jamais venu les chasser.

De toute façon, la mère d'Hernán ne se laisserait pas faire !

Je dors donc une nuit chez elle. Évidemment, elle sait que je n'ai aucun autre endroit où aller, aussi, le lendemain, elle me dit : « Tu peux rester... mais tu dois participer, apporter quelque chose. »

Je réponds que je suis prêt à travailler. Prêt à tout.

La mère d'Hernán m'explique alors que son gendre, Max (c'est son surnom), peut m'embaucher sur ses chantiers. Le jour même, je me retrouve à monter des murs de briques, à porter des sacs de ciment... J'ai un travail, bien payé en plus (7 boliviianos par jour !). Je m'habitue vite et ça marche. Max est content mais, hélas, il n'a pas besoin de moi tous les jours. Je dois trouver d'autres boulots à la journée. Je deviens ainsi « crieur » dans les minibus qui sillonnent la ville.

« San Pedro ! San Pedro ! » « Plaza de la Católica ! Plaza de la Católica ! »

Il faut crier le trajet du bus, perché sur le marchepied, du matin jusqu'à parfois minuit, pour que les gens sachent lequel prendre ; un très grand

nombre de personnes ne peuvent pas lire la destination inscrite sur le bus. Comme on collecte également l'argent des passagers, on est bien payé, jusqu'à 10 bolivianos par jour, pour ne pas être tenté de voler.

Mon retour à La Paz se passe donc plutôt bien. Je rentre chaque soir chez Hernán. Il y a deux lits. La mère dort avec sa fille et moi avec mon copain. »

Chapitre 25

Rencontre inattendue

*Y*urgen travaille de plus en plus régulièrement pour Max. Il devient un véritable ouvrier. Hélas, si Max le paie correctement au départ, ensuite, il lui donne son argent de moins en moins souvent. Yurgen ne peut donc plus apporter sa part de bolivianos à la maison. Malgré tout, la mère d'Hernán le garde chez elle, car elle sait qu'il rend service à son gendre et sa fille. C'est comme ça qu'elle conçoit à présent la « participation » de Yurgen, un don total de son salaire à sa famille. Évidemment, celui-ci n'a pas d'autre choix que d'accepter.

« Un jour, on commence un nouveau chantier, toujours à El Alto. Il se trouve juste à côté d'une maison. La journée de travail se déroule normalement, quand, pendant la pause, un enfant de 3 ou 4 ans s'approche de moi. Il est mignon, drôle et je joue avec lui. Il me fait bien rigoler. Le lendemain, il revient, et il prend l'habitude de venir me voir tous les jours, toujours au moment des pauses. Il s'appelle Samuel. Ses parents habitent la maison voisine, et j'ai remarqué qu'ils étaient étrangers. Ça me surprend, car l'enfant, lui, est sud-américain. Au départ, je me méfie. Pour moi, ces gens sont des « gringos ». Je pense qu'ils sont américains. Mais je me demande bien ce qu'ils font à El Alto.

Samuel continue ses visites sur le chantier. À présent, il m'apporte de la nourriture de chez lui. Surtout des bananes. Chaque jour, il m'offre un fruit et il m'appelle « Doudouche » ! On s'amuse vraiment ensemble. Puis, un après-midi, sa mère vient le chercher. Pour la première fois, je discute avec elle : « Ah ! C'est pour toi que Samuel transporte autant de bananes ! » me dit-elle en

espagnol. Moi, je suis gêné. J'explique que je n'ai rien demandé. Mais elle me rassure, elle me promet qu'il n'y a aucun problème. Alors, on parle un peu. Elle s'appelle Maryse, elle est française et elle a adopté Samuel au Pérou. Elle travaille à El Alto pour une organisation catholique qui s'occupe des femmes à El Alto.

Et voilà ! Je retourne monter mes murs de briques et porter mes sacs de ciment.

Puis, mon patron discute avec la femme qui lave le linge de Maryse chaque semaine ; comme il n'y a pas de machine, c'est un métier de laver le linge. Mon chef, qui aime bavarder, raconte mon histoire à cette dame, qui la raconte à son tour à Maryse et à son mari, Didier. C'est comme ça qu'ils apprennent que je suis orphelin.

Au bout de quelques semaines, je suis encore en train de jouer sur le chantier avec Samuel, quand Didier arrive. Il me demande si son fils ne me dérange pas. Je dis : « Non, non, au contraire. »

« Tu sais, Samuel t'aime beaucoup, me confie-t-il. Il est content de te voir. »

Moi aussi, je l'aime bien. Mais je n'ai même pas le temps de répondre que Didier m'invite chez lui :

« Tu veux venir manger avec nous dimanche ? Tu pourras jouer avec Samuel. »

Ça, je m'en souviendrai toujours. Je dis oui. C'est d'accord. Je crois bien que c'est la première fois qu'on m'invite, sans que je sois obligé de demander. La première fois qu'on réclame ma présence ! Et puis, ces Français m'intriguent. Ils sont différents. Ils ont aussi adopté une fille, Maria. J'aimerais bien connaître cette drôle de famille, en savoir plus sur leur vie. J'accepte donc l'invitation, mais je suis impressionné, alors je demande à Didier si je peux venir avec mon copain Hernán. On est devenus un peu inséparables. Tous les week-ends, on joue au foot ensemble.

« Pas de problème, me répond Didier. Viens avec ton copain. »

Le dimanche, Hernán et moi, nous frappons à la porte de Didier et Maryse. Ils nous accueillent chaleureusement et nous faisons davantage

connaissance. On mange ; je me souviens avoir mangé à ma faim ! Didier et Maryse vivent à El Alto depuis deux ans. Ils ont aussi vécu deux ans au Pérou. Didier m'explique qu'il est enseignant, qu'il participe à des ateliers pour les enfants en difficulté scolaire pendant les vacances et qu'il se rend aussi à la prison d'El Alto pour soutenir des prisonniers. Il aime bien parler, et j'aime l'écouter. On passe un super après-midi, on rit, on joue avec Samuel et Maria ; puis, il est l'heure de rentrer.

Dès le lendemain, mon patron décide de m'envoyer sur un second chantier. Je ne revois donc pas Didier et Maryse. »

Chapitre 26

Nouveau problème

Deux semaines plus tard, Yurgen revient sur le premier chantier. Samuel réapparaît aussitôt, et Yurgen décide d'aller saluer ses parents. Didier est heureux de le revoir et il l'invite le samedi suivant à un concert. Il lui propose de venir avec son copain Hernán.

Yurgen est très touché par cette nouvelle invitation et il accepte immédiatement. Après son travail, il en parle à Hernán qui lui aussi est d'accord. Hélas, les choses ne se passent pas comme prévu...

« Quand le week-end arrive, Hernán change

d'avis. Il préfère jouer au foot. On doit faire une équipe pour un tournoi et il insiste pour que j'y participe. Je suis embêté, parce que j'ai envie de revoir Didier, Maryse et leurs enfants, mais j'ai peur de refuser d'accompagner Hernán. Si on se fâche, je n'aurai plus d'endroit où aller.

Prudent, je choisis la seconde solution.

On va jouer au foot.

Le lundi, je ne retourne pas sur le chantier car mon patron m'envoie encore ailleurs. Je ne revois donc pas Didier et Maryse pendant trois semaines. Le temps passe. Puis, un week-end, toute la famille d'Hernán est réunie. La mère, les filles, mon patron qui continue de me payer quand ça lui chante, Hernán et moi. La plus jeune des filles, Virginia, a préparé une salade, et je refuse d'en manger. Elle l'a lavée avec une eau vraiment sale, et je dis : « Non, j'en veux pas, tu as fait ça n'importe comment ... »

Je fais ma forte tête, on se dispute. Mais je ne cède pas. Après le repas, je pars avec Hernán jouer au foot. Seulement, quand on rentre le soir, Virginia

a réussi à convaincre sa mère que je suis un voyou, que j'exerce une mauvaise influence sur Hernán et qu'il faut me mettre à la porte. La mère se laisse manipuler par sa fille et me prend en grippe. Le soir même, elle me jette dehors !

Heureusement, mon patron, qui habite juste à côté, m'accueille pour la nuit. Il est radin mais plutôt gentil. Seulement, le lendemain, sa belle-mère débarque chez lui et me dit que sa décision s'applique également chez son gendre. C'est elle qui décide et je dois partir de son terrain (c'est-à-dire du terrain dont elle n'est même pas propriétaire !).

Personne ne s'oppose à la mère d'Hernán. C'est ainsi que je me retrouve encore sans toit. Je repasse voir mon patron sur le chantier. Seconde mauvaise nouvelle : il ne veut plus m'embaucher, pour ne pas déplaire à sa belle-mère. Je lui demande au moins de me donner ce qu'il me doit : voilà des mois qu'il ne me paye plus ! Mais il prétend qu'il n'a pas d'argent, que les clients n'ont pas réglé leur facture et qu'il ne peut rien faire pour moi.

Il ne me reste plus qu'à faire ma valise. Enfin, c'est une image, car je n'ai pas de valise, juste un sac en plastique pour mettre quelques affaires. Et je pars. Je traîne dehors toute la journée, le moral à zéro. Le soir arrive, je ne veux pas retourner au foyer, sinon je suis bon pour l'orphelinat... Je marche dans les rues, mon sac à la main, sans savoir où aller. Et là, je ne sais pas pourquoi, un espoir un peu fou peut-être, je décide de tenter ma chance chez Didier et Maryse. Ma dernière chance.

J'hésite plusieurs fois, je vais, je viens dans les rues d'El Alto. Ce n'est pas facile de ne jamais rien posséder, de demander l'hospitalité. Pour éviter un refus, parfois, on préfère ne rien demander. J'hésite longtemps devant cette maison, devant cette famille. Je finis par lancer timidement quelques petits cailloux à la fenêtre. Il est déjà tard... quand Didier ouvre la porte. Je suis en face de lui, avec mon sac en plastique, et lui, il est en pyjama ! On pourrait presque éclater de rire. Il me fait entrer aussitôt. On discute (heureusement qu'il aime parler !), je lui explique mon problème, et il me

propose immédiatement de dormir chez lui cette nuit.

Depuis ce jour, j'ai dormi toutes les nuits dans cette maison.

Depuis ce jour, la chance a tourné. »

Chapitre 27

L'espoir d'un avenir

*C*haque matin, Yurgen déjeune avec Didier, Maryse et leurs enfants, puis il part chercher du travail. Il rejoint d'autres maçons, sur une place d'El Alto où les patrons et les particuliers viennent choisir un ouvrier pour la journée, pour la demi-journée parfois. Il faut être là de bonne heure et attendre d'être désigné.

Quand il n'est pas pris, Yurgen cherche ailleurs.

Puis Didier et Maryse lui trouvent un travail, comme maçon, dans une église, avec des amis à eux. Ainsi, Yurgen passe plus de temps à travailler et moins à chercher.

« Le soir, je parle de ma vie avec Didier et Maryse. Ils m'écoutent et prennent le temps de s'intéresser vraiment à moi. Ils me proposent d'abord d'aller voir un orphelinat privé qui leur semble sérieux. Ça ne me tente pas, mais, pour leur faire plaisir et montrer que je fais des efforts, je vais quand même le visiter. Évidemment, ça ne me plaît pas du tout et j'explique à Didier et Maryse que je ne veux pas vivre dans ce genre d'endroit.

« Dans ce cas, dis-nous ce que tu souhaites » me demandent-ils.

J'ai confiance en eux. Alors, je leur confie que j'aimerais beaucoup reprendre mes études. Ils m'écoutent. Ils m'écoutent sérieusement, comme s'ils se préoccupaient sincèrement de moi. C'est bientôt la rentrée et Didier et Maryse proposent aussitôt de m'inscrire à l'école. Bien sûr, j'accepte. Je suis super content. Je les remercie. Seulement, je pense qu'ils veulent m'inscrire dans une école nocturne, comme au lycée Brasilia. Aussi, je suis surpris quand ils m'accompagnent dans un collège privé, de jour.

« C'est impossible, je leur explique. Si je dois aller à l'école chaque matin, je ne pourrai pas travailler. Je dois travailler la journée et me rendre à l'école le soir. »

Mais Didier et Maryse m'apprennent que je n'ai plus à me soucier de travailler. Je suis un enfant et je dois m'occuper de mes études. Et uniquement de mes études. Eux s'occupent du reste.

Je n'en crois pas mes oreilles. Je suis super heureux ! Enfin, je peux vivre comme un enfant !

Une nouvelle vie commence alors. Je vais à l'école, j'étudie, et, quand je rentre à la maison, il y a quelqu'un qui m'attend. C'est un rêve. Un rêve incroyable. Impensable il y a encore quelques semaines. Je savoure cette rentrée. À l'école, je parviens à rattraper mon niveau. Je passe aussi du bon temps avec les copains, et avec Samuel et Maria à la maison. La vie devient douce. Incroyablement douce ! Mais, un soir, Didier et Maryse me demandent ce que j'aimerais maintenant, comme s'ils devinaient qu'il me manque quelque chose. « Ce que je veux, je dis, c'est une

famille. Pas un centre, pas un orphelinat. Une famille. » C'est sorti comme ça.

Ils m'écoutent encore. Et on en reste là. Pas très longtemps. Dès le lendemain soir, on discute à nouveau. Didier et Maryse me disent : « Voilà, on a réfléchi. Tu veux une famille, alors on propose de t'adopter. Qu'est-ce que tu en penses ? » J'ai le cœur qui bat à mille à l'heure. Mais immédiatement, c'est mon premier réflexe, je pense à mon frère. Jusqu'à présent, je ne leur en ai pas parlé. Cette fois, je n'ai pas le choix et je leur confie que je n' imagine pas être adopté sans Yansen. Je veux une famille, mais une famille avec mon frère. Même s'il n'est pas à mes côtés, je ne l'ai jamais oublié.

Passé la première surprise, Didier et Maryse me demandent où se trouve ce second petit Bolivien au prénom germanique (mon père l'avait baptisé du prénom de son deuxième meilleur ami en Allemagne !). Je me lance donc dans une explication limpide :

« Euh... ça paraît compliqué mais en fait c'est

simple : Yansen a été recueilli par ma tante à Matchacamarca avant d'être envoyé chez le demi-frère de mon père, sans doute à Llallagua, à côté de Potosí. Mais je n'en suis pas vraiment certain. Peut-être que mon oncle, celui d'Oruro, en sait plus. Faudrait lui demander. »

Cette fois, je suis convaincu que Didier et Maryse vont me mettre dehors, moi et toutes mes histoires incroyables. En plus, je leur ai menti sur mon âge, je me suis un peu rajeuni, pensant qu'ils s'intéresseraient ainsi davantage à moi. S'ils l'apprennent, avec l'histoire de mon frère maintenant, ça risque de faire beaucoup. Et ils n'ont pas encore rencontré mon oncle, ni ma tante témoin de Jéhovah !

Mais Didier et Maryse en ont vu d'autres durant ces années passées à El Alto et ils tiennent bon. Quelques jours plus tard, Didier me pose la main sur l'épaule et me lance : « Bon, il serait peut-être temps d'aller chercher ton frère. »

Le lendemain, on prend le premier bus ensemble pour Oruro. »

Chapitre 28

Retrouver Yansen

*Q*uelques heures plus tard, Yurgen et Didier arrivent chez l'oncle. Une longue discussion s'engage pendant laquelle l'oncle révèle l'âge de Yurgen ! Puis il avoue être déçu de ne pas avoir réussi à intégrer son neveu dans sa famille. Mais, face à cet échec, il accepte que Yurgen soit adopté par Didier et Maryse. C'est important car il peut légalement s'y opposer.

« Ensuite, mon oncle nous apprend que mon frère se trouve à Oruro ! Je n'en reviens pas. Je lui demande de répéter, de peur d'avoir mal entendu.

Mais c'est bien vrai. Yansen est à Oruro. Le demi-frère de mon père l'a abandonné à l'orphelinat de la ville. Quant à ma belle-mère, la mère de Yansen, elle est passée le voir une fois. Depuis, personne n'a eu de ses nouvelles.

Moi, je suis heureux car je sais où est mon frère. On est tout proche l'un de l'autre. Didier paraît aussi impatient que moi. Ensemble, nous nous rendons à l'orphelinat. Ce n'est pas un endroit très gai. C'est même carrément sinistre. La vie y est dure pour les enfants. Très dure. Juste un peu meilleure que dans la rue, peut-être. Mais ça n'a plus d'importance. Yansen est là, devant moi. Il n'est pas en grande forme, mais il est là.

Didier entame aussitôt des démarches pour le sortir de l'orphelinat. Il est nécessaire de le transférer d'abord dans un autre orphelinat, à La Paz, dans un centre tenu par une organisation espagnole, réservé normalement à des enfants plus âgés. On doit remplir des tas de papiers. Ça n'en finit pas. Mais Didier et Maryse obtiennent le transfert. Et, dès que Yansen est à La Paz, on s'attaque aux

papiers pour l'adoption.

C'est long et compliqué. Il faut par exemple publier dans les journaux un avis de recherche de la mère de Yansen afin qu'elle puisse s'opposer à l'adoption si elle le souhaite. Un délai doit être respecté. En attendant, mon frère peut venir avec nous un week-end sur deux, puis tous les week-ends. Il reste dormir à la maison. On est presque une famille.

Au terme du délai imposé par la loi, la mère de Yansen ne s'est pas manifestée. La procédure d'adoption peut se poursuivre. Mais, un jour, mon frère attrape les oreillons. Les responsables du centre craignent qu'il ne transmette la maladie aux adolescents qui sont hébergés avec lui. Aussi, ils demandent à Didier et Maryse de garder Yansen une semaine.

Mon frère reste une semaine, puis deux, puis trois. Entre-temps, un enfant a pris sa place au centre... et Yansen s'installe définitivement avec nous. Les papiers pour l'adoption arriveront un peu plus tard.

Mon frère et moi, nous changerons de nom de famille. Nous deviendrons Yansen et Yurgen Boisnard. Un nom français qui s'associe à nos prénoms allemands, nous, les petits Boliviens. Un nouveau nom que je porte en trophée pour avoir gagné le cœur de mes parents adoptifs.

Mais je sais que cette adoption est plus ancienne. Elle date de mes premiers jours passés chez Didier et Maryse. Ils m'avaient acheté un lit. Après m'être couché dans ce lit, ce lit pour moi tout seul, Maryse est venue me border. J'étais tellement ému que je me suis mis à pleurer. Et là, elle m'a serré dans ses bras. C'était génial. Elle m'a serré comme ça, fort, contre elle... À cet instant, j'ai pensé que j'avais enfin trouvé ma mère.

Et, l'espace d'une seconde, j'ai oublié tout mon passé.

Comme une deuxième naissance. »

*D*idier et Maryse ont dû revenir en France après six années passées en Amérique du Sud. Aujourd'hui, ils vivent en Bretagne, avec leurs enfants, Samuel, Noé, Maria et Yansen.

Yurgen a poursuivi ses études en France, et il a choisi de s'orienter dans le domaine de... l'électricité !

Hélas, quelques semaines seulement après avoir terminé d'écrire ce livre, il nous a quittés, emporté par un cancer contre lequel il luttait depuis plusieurs années.

L'un de ses derniers souhaits était de transmettre son histoire, avec l'espoir qu'elle enrichisse la vie des autres. C'est aujourd'hui chose faite.

M.C.



Documentaire

La Bolivie en quelques mots...

La Bolivie est un pays grand comme 2 fois la France. Il compte 9 millions d'habitants, dont 4 sur 10 ont moins de 15 ans.

La capitale, La Paz (3 600 mètres d'altitude), rassemble environ 1 million de personnes, chiffre qu'il faut au moins multiplier par deux quand on y

ajoute les habitants du bidonville d'El Alto.

La Bolivie est composée de cinq régions distinctes :



l'Altiplano, les vallées des hauts plateaux, les Yungas, le Chaco et les plaines forestières de l'Amazonie. Les trois premières constituent la cordillère des Andes, cette immense chaîne de montagnes qui est le berceau culturel de l'Amérique latine.



Un peu d'histoire...

L'Altiplano est un lieu de peuplement depuis des millénaires. Entre -1 400 et -400 av. J.-C., l'occupation des vallées des hauts plateaux par les Indiens aymaras marque le début des grandes civilisations andines. Celles-ci impressionnent par leur maîtrise technique. Les habitants gravent l'or, sculptent la

pierre, construisent des temples... à l'image de l'Égypte à la même époque.

Les Incas, depuis la cité impériale de Cuzco, parviennent alors à étendre leur pouvoir vers la Bolivie, l'Équateur et la Colombie. Mais, malgré sa puissance et sa domination, l'État politique inca tombera aux mains des Espagnols au XVI^e siècle.

À leur arrivée, les conquistadors découvrent une très grande quantité d'argent dans les mines de Potosí, et bien d'autres richesses dont profite le royaume d'Espagne. Les colonisateurs imposent la religion catholique, de même que la langue espagnole.

Les luttes pour l'indépendance débutent en 1809, mais l'indépendance n'est acquise qu'en 1825, grâce aux armées de Bolívar, d'où le pays tire son nom. La démocratie ne s'installe pas facilement pour autant. De nombreux coups d'État se succèdent au cours du XIX^e siècle. Finalement, le dernier gouvernement militaire prend fin au début des années 1980.

Depuis, la Bolivie est une république ; en 2005,

Evo Morales, premier président d'origine amérindienne (Aymara), a été élu.



Et aujourd'hui...

La Bolivie est riche en matières premières : gaz naturel, soja, pétrole, zinc, étain... Pourtant, ce pays est parmi les plus pauvres de la planète. Fatalité ? Incompétence ? Injustice ? La Bolivie se voit chaque jour dépouillée de ses richesses, vendues à des entreprises étrangères ; par exemple, vingt-six compagnies multinationales y exploitent le gaz et

le pétrole.

Que reste-t-il pour le peuple bolivien ?... Souvent pas grand-chose.

Cela explique la situation que vivent de nombreux enfants dans ce pays. Ils sont aujourd'hui plus de 17 millions de petits Sud-Américains qui commencent la journée l'estomac vide et essaient de gagner de quoi manger dans la rue. Au lieu de jouer et d'étudier, ils doivent travailler. Ils lavent des voitures, collectent les immondices, travaillent à l'usine ou vendent des fleurs dans les rues. Souvent, ils se droguent pour supporter cette vie.

Et demain...

À La Paz, les causes principales du travail des enfants sont liées à l'augmentation de la pauvreté et du chômage au cours des dernières années. Et également à l'arrivée massive des gens de la campagne qui viennent en ville chercher une vie meilleure, et n'y trouvent que la pauvreté. Pendant

ce temps, de grandes multinationales continuent de s'enrichir en exploitant les richesses naturelles du pays. Le chômage des adultes oblige ces enfants à travailler, tout simplement pour ne pas mourir de faim. Cette situation met en danger la santé de ces enfants mais en plus, les prive du droit d'étudier, du droit de jouer, et, pire encore, compromet leur avenir.

Une façon de perpétuer la pauvreté de ce pays.

Sans permettre aux enfants de jouer et de s'instruire, la Bolivie restera pauvre.



Table des matières

Sur le dos du père	9
Une tête dure	13
Mon premier vol	19
Arrivée à La Paz	27
Fou de jeux vidéo	31
Un autre monde	35
Une nuit dehors.....	41
Vengeance	45
Direction El Alto	47
Rien à manger !	51
De l'argent pour l'école	55
Une maison en bois	61
Plus téméraire	67
Seul parmi les autres	71
Dans la bande	75
La main dans le sac	83
Un mauvais patron	87
Accusé à tort	93
Direction Oruro	99
Un nouvel ami	105
L'enterrement	109
L'oncle se fâche	113
Des crânes humains	117
Dans la rue	123
Rencontre inattendue	129
Nouveau problème	135
L'espoir d'un avenir	141
Retrouver Yansen	147
 La Bolivie en quelques mots.....	 153



Les livres solidaires

Une partie du prix de ce livre, dont les droits
d'auteur, est reversée à l'association
“ Bretagne-Solidarité-Pérou-Bolivie ”
qui intervient, entre autres, auprès
des enfants d'El Alto.

<http://perou.bsp.free.fr/>

*Un grand merci pour leur aide et leur soutien à
Bruno et Muriel, Bernard, Olivier, Denis,
Laurence, Bertrand, Brigitte, Stéphane, Morgane,
Yves, Patrick et Isabel*

Imprimé par Pulsio
Dépôt légal : Septembre 2007